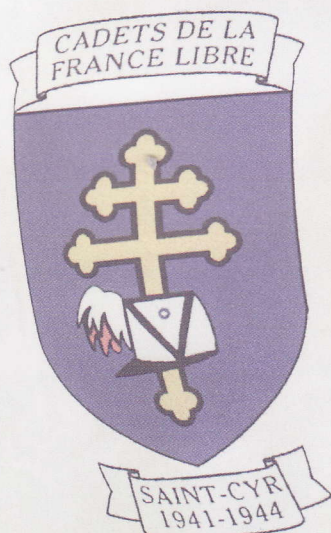


ÉCOLE MILITAIRE DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE

« ... Ils ont consolé
la France... »

Charles de Gaulle

Souvenirs des Cadets



2009

« ... Ils ont consolé
la France... »

Charles de Gaulle

Souvenirs des Cadets



Charles de Gaulle

CHEF DE LA FRANCE LIBRE

**ÉCOLE MILITAIRE DES
CADETS DE LA FRANCE LIBRE
1941-1944**

SOMMAIRE

Lettre du général de Gaulle, décembre 1951	<i>p. 3</i>
Présentation	<i>p. 5</i>
Historique de l'école	<i>p. 7</i>
« Ce temps-là »	<i>p. 16</i>
Les cadres	<i>p. 24</i>
Les promotions :	
Libération	<i>p. 26</i>
Bir Hakeim	<i>p. 28</i>
Fezzan Tunisie	<i>p. 30</i>
Corse et Savoie	<i>p. 32</i>
18 Juin	<i>p. 34</i>
Ont suivi les cours / Volontaires et auxiliaires féminines	<i>p. 37</i>
Morts pour la France (in Memoriam)	<i>p. 39</i>
Les Honneurs	<i>p. 40</i>
Historique de l'Amicale	<i>p. 47</i>
Dans l'Histoire	<i>p. 59</i>
Citation du général de Gaulle	<i>p. 61</i>
Bibliographie	<i>p. 62</i>



LE GÉNÉRAL DE GAULLE

Décembre 1951.

Les Cadets! Parmi les Français libres, ces jeunes furent les plus généreux, autrement dit: les meilleurs.

Par les efforts et les sacrifices de leur cinq glorieuses promotions: "Libération", "Bir Hakeim", "Pezzan - Tunisie", "Corm et Sarnie", "18 Juin", ces bons fils ont, de toutes leurs forces, servi la patrie en danger.

Mais aussi, dans son chagrin, aux plus jours de son Histoire, ils ont couronné la France.

J. de Gaulle.



Inspection du général Charles de Gaulle le 21 août 1940 au camp de Brymbach (Pays de Galles)

*Malvern 1941,
Promotion « Libération »*



Amicale des Cadets
de la France libre
(Saint-Cyr)

Le Président

Ils ont consolé la France

De Gaulle accueille une poignée de volontaires venus de partout, encore des enfants, tout juste des adolescents. Orphelins de famille et de patrie, ils arrivent au sortir des prisons de l'ennemi, au travers des océans infestés de sous-marins, maigres, chancelants, mais brûlant d'une flamme sacrée, rêvant d'héroïsme, de sacrifices et de victoire. Ils portent en eux l'espérance d'une France à nouveau libre et rayonnante, en ce temps où les chaînes et la nuit la recouvrent, elle a besoin d'eux.

Le Général décide d'en faire les officiers de l'armée de la Libération. Ils seront présents sur tous les champs de bataille, de Bir Hakeim, de Tunis, de Rome et de Strasbourg jusqu'à Berchtesgaden.

Un sur quatre restera couché le long de ce rude chemin, les plus chanceux planteront le drapeau tricolore au cœur de l'Allemagne.

Telle est l'épopée des Cadets de la France libre dont les engagements et les faits d'armes ont obtenu la plus belle des citations de De Gaulle lui-même : « *Ils furent les plus généreux, autrement dit les meilleurs... mais aussi, dans son chagrin, aux pires jours de son Histoire, ils ont consolé la France.* »

Pierre Lefranc

L'édition du présent mémorial a été rendue possible par un don très généreux d'un ancien Cadet qui désire rester dans l'anonymat. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.



*André Beaudouin, commandant de l'École
Février 1941-juin 1944*



*Rake Manor, près de Milford (Surrey)
Septembre 1940-février 1941*

HISTORIQUE DE L'ÉCOLE

par le chef de bataillon A. BEAUDOUIN (1900-1973) commandant l'École

L'École militaire des cadets de la France libre mérite un historique, parce qu'elle appartient à l'Histoire. Petite histoire anecdotique, épisode fugitif d'une aventure sans lendemain, décréteront certains de nos compatriotes et de nos alliés qui, pour des motifs de justification intime, d'égoïsme sacré, ou de diplomatie réaliste, se trouvent naturellement portés à réduire, sinon à défigurer, le rôle des Français libres et de leur chef. Je crois exprimer l'opinion de la plupart des anciens Cadets en déclarant qu'une telle attitude ne les étonne, ni ne les émeut : en bonne logique humaine, en effet, l'on ne doit rien, pas même un témoignage équitable, à qui a tout offert sans jamais marchander.

Donc, cet historique, quoique ne prétendant point à une inhumaine objectivité, n'est pas un plaidoyer, encore moins un panégyrique. Son but est double : d'une part, fixer aussi exactement que possible, dans l'espace et le temps, les étapes et les caractères de la brève existence de l'École ; d'autre part, évoquer entre nous, et sur le mode familier, des souvenirs qui nous sont chers, parce qu'ils nous appartiennent en propre et parce qu'ils expriment notre vérité.

L'École militaire des cadets ne fut pas le fruit d'une création spontanée ou la réalisation méthodique d'un projet issu tout armé du cerveau de quelque organisateur providentiel, mais le simple et heureux aboutissement d'une évolution commandée par des circonstances exceptionnelles que surent comprendre, apprécier et dominer des bonnes volontés agissant de concert et sans arrière-pensée.

LES ORIGINES

Dès juin 1940, le général de Gaulle trouva, autour de lui rassemblés, deux centaines de grands enfants, de quatorze à seize ans, qui avaient traversé la mer pour lui confier leur sort et leurs espoirs, ainsi que pour lui offrir leur total dévouement. Ils venaient de Boulogne, de Brest, de La Rochelle, de Saint-Jean-de-Luz, étudiants parisiens ou bretons en vacances mêlés à de jeunes pêcheurs de nos côtes.

Or l'armée française, renaissant sur le sol anglais, ne pouvait les accueillir immédiatement, quels que fussent les vides laissés dans ses rangs, au nom d'un opportun fétichisme de la « fidélité » : les règlements militaires britanniques, dont le général de Gaulle devait bien tenir compte, sont en effet inflexibles quant à l'âge requis pour être admis à servir.

Pourtant, il fallait nourrir ces jeunes gens, les vêtir, les loger, les instruire, les surveiller, les soutenir moralement, tout en évitant qu'ils ne tombassent dans la catégorie des réfugiés ordinaires, dont les îles britanniques étaient alors submergées, et que devaient entretenir les organisations charitables anglo-saxonnes.

Tout était alors à improviser dans cette Angleterre blessée, cernée, à peu près désarmée, menacée dans son ciel et sur nos côtes, mais rayonnante d'énergie et de certitude.

Grâce à une remarquable coopération franco-britannique, les premières difficultés matérielles se trouvèrent bientôt réduites, sans trop de fausses manœuvres. Bien sûr, la transformation de ces mesures de fortune en organisation stable n'alla pas sans tâtonnements, et plusieurs mois devaient s'écouler avant qu'on y vît clair.



*Collège de
Malvern
(Worcestershire)
Maison n° 5
Février 1941-
mai 1942*

En août 1940, nous trouvons nos petits Français cantonnés sous la tente, à Brymbach, dans le pays de Galles : aux magasins de l'Intendance de l'ex-corps expéditionnaire de Norvège, on a emprunté des uniformes kaki, des canadiennes cossues, des bérets d'alpins ; à la doctrine scout, un programme de vie proche de la nature.

À vrai dire, le résultat de ce premier essai ne se révèle pas très heureux : déçus d'être écartés des activités guerrières, insuffisamment occupés, estimant puéril le train-train du maniement du bâton et des jeux de bivouacs, nos Cadets en herbe rongent leur frein et sont prêts à toutes les aventures. La plus blâmable consiste à courir la lande, guidés par l'espoir d'améliorer l'ordinaire à l'aide de ressources des plus illicites. La plus banale se borne à tromper la surveillance des gradés et à gagner la capitale en fraude, grâce à la complicité involontaire, ou bienveillante, des chefs de gare, des automobilistes et des sentinelles. À Londres, on tâche de subjuguier quelque sergent-major dépassé par les événements et de lui extorquer un acte d'engagement, signé le plus souvent d'un pseudonyme, et toujours en modifiant son âge, cela va sans dire. Quelques-uns réussissent ainsi à se faufiler temporairement dans les unités régulières ; mais la plupart, immédiatement repérés, reviennent, pleins de hargne, se livrer aux rigueurs de la loi, dont l'arme favorite est la tondeuse double-zéro.

Mais l'automne s'annonçait, avec sa traditionnelle rentrée des classes. Bientôt on ne pourrait plus vivre en plein air sur les collines galloises et, par ailleurs, il était souhaitable que les étudiants reprissent leurs cours interrompus par l'invasion.

Ces derniers furent donc ramenés vers Londres et logés à Eaton Square, cependant que leurs camarades pêcheurs étaient dirigés sur de petits ports de Cornouailles dont l'activité, malgré les hasards de la guerre totale, contribuait grandement au ravitaillement du Royaume-Uni assiégé.

Les étudiants demeurèrent peu de temps à Eaton Square, assez toutefois pour ceux dont les connaissances ne se trouvaient point trop bousculées par la vie nomade pussent subir avec succès les épreuves de la session d'octobre du baccalauréat, organisée par le Lycée français de Londres.

Cette formalité accomplie, il s'agissait d'assurer un nouveau gîte à nos « intellectuels », et hors la capitale : les attaques nocturnes de la Luftwaffe s'intensifiaient (Londres fut bombardé toutes les nuits, sans répit, du 7 septembre 1940 au 10 mai 1941) ; le Lycée français se repliait sur le Cumberland, dans des conditions telles que les futurs Cadets, les y eût-on contraints, ne pouvaient suivre le mouvement.

Sur la demande du commandement français, les personnalités britanniques qui dirigeaient des organisations solides et efficaces, comme le « Comité international d'aide aux réfugiés » et les « Amis des volontaires français », trouvèrent en vingt-quatre heures un nouveau casernement pour leurs jeunes protégés, sur le domaine d'un manoir du Surrey appartenant à l'une des dames des comités.

Là, à Rake Manor, près de Milford, une nouvelle et loyale expérience fut tentée, dont le but était d'organiser, avec les moyens du bord et un personnel de bonne volonté, un enseignement de tournure classique, préparant aux examens consacrés de l'université.

Expérience de nouveau décevante : les locaux n'étaient pas adaptés à l'usage qu'on en voulait faire ; les livres indispensables n'avaient pu être réunis et, surtout, le cœur n'y était pas. Cette poignée d'adolescents en *battle-dress*, soumis à une discipline militaire sans grisante contrepartie, plongés jour et nuit dans une atmosphère de guerre, n'avaient plus la mentalité ni les préoccupations ordinaires des collégiens.

Les plus hostiles, les plus amers, les « meneurs », étaient naturellement ceux qui, à la faveur d'un état civil avantageusement maquillé, avaient goûté à la vie aventureuse des vrais camps militaires mais, finalement, s'étaient vus dépistés et confondus, et qu'on prétendait intéresser derechef aux subtilités des déclinaisons latines. Périodiquement, ils arrivaient par petits groupes de Camberley dont le commandant, d'un trait de plume, avait sabré les précieux actes d'engagement. Ils débarquaient, traînant leurs godillots, désabusés, l'œil mauvais, accrochés à leurs valeureux mensonges, marchandant âprement les ans et les mois contestés, irréductibles.

Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, émergèrent de ces tractations à demi victorieux car, après les hostilités, il fallut bien admettre que certains Cadets avaient été enrôlés et promus avant d'avoir atteint dix-sept ans d'âge.

Fin 1940, une évidence s'imposait : la bonne formule était encore à trouver qui conciliât du même coup les aspirations des jeunes gens, le respect des lois et les responsabilités du général de Gaulle, tant à l'égard des familles des adolescents qui s'étaient confiés à lui, que vis-à-vis du gouvernement britannique.

Au début de 1941, à la lumière des expériences déjà tentées, et grâce à une



*Manoir de
Ribbesford
Bewdley
(Worcestershire)
Mai 1942-
juin 1944*

appréciation judicieuse des facteurs et des ressources, un système satisfaisant fut enfin mis sur pied, dont les principes peuvent être ainsi définis :

- Créer une école, essentiellement militaire dans ses méthodes et dans ses buts.
- Établir des programmes réservant néanmoins une part importante aux enseignements de culture générale.

• En place d'un diplôme officiel de l'université (que l'administration de la France libre ne se reconnaissait pas le droit de délivrer), sanctionner les études par l'attribution d'un galon d'aspirant, lequel pourrait, en des temps meilleurs, se voir gratifier d'une équivalence universitaire (ce qui fut fait après la Libération).

• Nommer les aspirants, par décret, au titre de l'active, afin qu'ils pussent, s'ils le désiraient, embrasser définitivement la carrière militaire, à défaut de celle à laquelle ils avaient volontairement renoncé.

• Établir cette école, autant que possible, dans l'enceinte d'une *public school* britannique, tant pour profiter de ses remarquables aménagements que pour initier nos jeunes Français aux différents aspects de la vie studieuse de leurs camarades anglais.

En un mot, s'adapter à des circonstances uniques, pour entreprendre hardiment œuvre utile et neuve, coordonner tous les moyens et toutes les compétences qui étaient offertes, d'un côté par l'état-major français, de l'autre par les institutions britanniques, publiques ou privées, en vue d'employer à plein, et dans le bon sens, la force et le dévouement de ces jeunes Français, en vue d'en faire, en un temps record, des soldats, des chefs, des hommes.

À partir de ce moment, tout marcha comme par enchantement.

Le 21 février 1941, l'École des cadets de la France libre s'installait dans la « Maison 5 » de la *public school* de Malvern, petite ville d'eaux située au sud de Worcester.

Au rez-de-chaussée, de grandes pièces claires s'ouvrant sur un jardin de pelouses fleuries furent aménagées en bureaux, réfectoire, mess, salles de classe et de récréation. Les Cadets travaillaient dans de petites études à deux ou trois places, qu'ils décoraient au gré de leur fantaisie, et où ils devaient se sentir un peu chez eux.

Aux étages, des chambres, l'infirmerie, la petite chapelle sous les combles et les dortoirs, ceux-ci divisés en compartiments individuels ou *cubicles*, brillamment cirés et astiqués.

Les Cadets partageaient en outre, avec les étudiants anglais, l'usage du parc immense, des terrains de sport et de la piscine où, selon la singulière coutume des *public schools*, et au grand scandale de nos jeunes, pudiques comme des Français, le strict costume d'Adam était de rigueur.

Dès lors, décemment installés, convenablement nourris en dépit des restrictions, correctement équipés à la française grâce aux réserves de tenues bleu sombre abandonnées par les bataillons alpins au retour de Narwich, les Cadets, ayant acquis d'emblée la fierté de leur uniforme, de leurs armes et de leur unité, entrèrent de tout cœur dans ce nouveau cadre de vie, se disciplinèrent eux-mêmes, travaillèrent avec résolution.

L'effectif fut réparti en trois cycles ou pelotons : un peloton préparatoire, pour les moins avancés en âge et en savoir ; un premier peloton, pour ceux dont le niveau d'instruction correspondait à peu près à celui des lycéens de seconde ; un peloton d'élèves-aspirants enfin, bacheliers ou jugés dignes de l'être, et dont la date de naissance, vraie ou habilement ajustée, leur permettait de prétendre à un enrôlement régulier avant la fin de leurs études.

Le premier examen eut lieu en mai 1942. Il fut assez satisfaisant pour que le Haut Commandement français ainsi que les autorités militaires britanniques fussent à même de constater que les prévisions optimistes se trouvaient justifiées par les résultats.

Un obstacle inattendu fut alors à surmonter : les examinateurs venus de Londres, décontenancés par la frimousse espiègle de la majorité des candidats, se mêlèrent d'émettre un avis aux termes duquel on ne pouvait sérieusement songer à confier une section à de si tendres marmousets. Mais le général de Gaulle, qui s'y connaissait en hommes, tint bon, et les quinze premiers Cadets de l'École reçurent leur joli galon en chevron, d'argent strié de rouge. L'avenir devait prouver qu'ils en étaient dignes.

Le Saint-Cyr de la France libre était né.

LE SAINT-CYR DE LA FRANCE LIBRE 1941-1944

Moins d'un mois après ce mémorable événement, les Cadets durent quitter Malvern, le War Office ayant brusquement réquisitionné tous les bâtiments de la *public school* pour abriter, en ces lieux discrets et écartés, l'ensemble des services attelés à l'étude des armes secrètes.

Les habitants de la petite ville ne virent pas partir sans regrets, ni émotion, leurs jeunes hôtes français qui avaient su se tailler, par leur gaieté et leur courtoisie, une

flatteuse réputation, et parmi lesquels il n'était pas difficile de pressentir que certains étaient déjà marqués pour l'holocauste.

Les Anglais n'ont pas oublié. Pour le 9 juin 1949, une délégation d'anciens de l'École fut conviée par Mr Gaunt, toujours directeur de la *public school* de Malvern, à l'inauguration d'un monument du Souvenir.

Quand le général Sir James Steele, adjudant général des Forces de Sa Majesté, eut fait tomber le voile formé de l'Union Jack uni au Tricolore, on vit un banc de pierre, très simple, érigé à l'ombre de la « Maison 5 », aujourd'hui rendue à sa destination première. Sur le dossier, une inscription est gravée en français :

EN SOUVENIR DE NOS FRÈRES LES CADETS DES FORCES FRANÇAISES LIBRES QUI ONT OCCUPÉ N° 5 EN 1941 ET 1942 AVEC RECONNAISSANCE
--

Ce même jour, le général Durosoy, attaché militaire de l'ambassade de France, remettait à la direction de la *public school* un shako de saint-cyrien orné du casoar, offert par le général Molle, commandant l'École spéciale militaire interarmes (Saint-Cyr-Coëtquidan). Ce gage de fraternité d'armes a pris place parmi les reliques que la vieille école anglaise conserve jalousement en son musée.

Vers la fin mai 1942, l'École militaire des cadets prenait possession du castel de Ribbesford, mis d'urgence à sa disposition par le major général Waterhouse, commandant le Secteur occidental du Royaume-Uni.

Cette gracieuse demeure, édifiée sur le territoire de la commune de Bewdley (déformation du vocable normand : Beaulieu) au nord de Worcester, avait été réquisitionnée, dès 1940, par le War Office qui, pour faire face aux besoins d'une mobilisation comme l'Angleterre n'en avait jamais vue, n'hésita pas à empiler des troupes dans toutes les résidences seigneuriales dont les propriétaires se trouvèrent ainsi relégués dans les mansardes. La capacité des salles du castel de Ribbesford ayant été jugée insuffisante, les sapeurs avaient en outre monté des huttes semi-circulaires en tôle ondulée sur les gazons centenaires de son parc. L'École militaire devait encore aggraver le sacrilège en édifiant à son tour une nouvelle cabane quand le besoin s'en fit sentir.

C'est dans ce nouveau décor que fut célébré, par le général de Gaulle en personne, le baptême de la première promotion « Libération » et que fut aussi esquissé le cérémonial, à la fois officiel et intime, qui devait marquer les futures célébrations.

Dès que les nouveaux promus eurent été acheminés sur le camp de Camberley pour un stage pratique de commandement, les Cadets, désormais convaincus qu'ils étaient pris au sérieux, se remirent à la tâche avec une ardeur renouvelée.

Sans désespérer, de nouveaux venus affluaient, évadés de France, malgré la surveillance des « occupants » ou de l'Union française, malgré l'opposition, souvent dangereuse, des fonctionnaires de Vichy. À leur arrivée sur le sol britannique, et après un petit stage de « sécurité », les volontaires, dont les services de recrutement français jugeaient convenables l'âge et les antécédents, étaient dirigés sur l'École des cadets, dès lors lancée, connue et appréciée.

Petit à petit, à des exceptions près, les Cadets de 1940 avaient atteint l'âge militaire, lequel était également exigé des recrues. Ainsi, le côté légèrement « civil » de notre formation, qui la marquait encore à Malvern, se trouvait graduellement éliminé, et c'était dans un vrai camp de vrais soldats que les Cadets poursuivaient maintenant leur entraînement.

Les cadres de l'École reçurent, en temps utile, le renfort de jeunes officiers, anciens saint-cyriens pour la plupart. Grâce à leur concours, grâce aussi au système de recrutement, les programmes d'études militaires et universitaires purent être appliqués régulièrement et toute l'organisation fonctionna sans à-coups.

Le cycle préparatoire n'ayant plus sa raison d'être, la totalité de l'effectif fut répartie en deux pelotons, chacun d'une durée de six mois, que les nouveaux devaient suivre intégralement. Le premier était consacré à l'instruction militaire, prévue pour les recrues, ainsi qu'à l'étude de matières sélectionnées dans le programme de première des lycées ; le second, ou peloton (plus tard compagnie) d'élèves-aspirants, était réservé à la formation technique et professionnelle des futurs officiers, ainsi qu'à l'enseignement, donné sous forme de conférences, de certaines branches du programme de mathématiques élémentaires.

Certes, il fallait aller vite et condenser. En tout cas, il est permis d'affirmer que les Cadets reçurent une formation vivante et variée, quoique incomplète, dont bénéficièrent à la fois leur intelligence et leur caractère.

Quant à leur instruction militaire, confiée à une élite d'officiers instructeurs sous la direction du capitaine de Lajudie, elle put revêtir, elle aussi, une forme moderne et tout entière commandée par ses fins, grâce aux leçons des expériences passées ou en cours, grâce à l'adoption de méthodes concrètes plutôt qu'académiques, grâce enfin au matériel important, armes et véhicules, mis à la disposition de l'École par l'état-major français et par le commandement britannique local, lequel faisait grand cas de l'aide que nos Cadets pourraient lui apporter au cas où l'ennemi tenterait un coup de main désespéré sur les centres industriels de la région.

Chaque Cadet sortant de l'École était en excellente condition physique, qu'il devait à la pratique quotidienne de la gymnastique et des sports. Il connaissait parfaitement tous les types d'armements français et alliés. Il avait enfin appris, dans la région boisée et accidentée qui entoure Bewdley, son métier de chef de section en campagne. Des stages de courte durée, dans des unités des différentes armes, devaient lui permettre ultérieurement de se spécialiser.

Les promotions successives sortirent à la date prévue, baptisées tour à tour par le général de Gaulle, quand il se trouvait en Grande-Bretagne, ou par un de ses représentants, quand il était en déplacement.

Il faut trouver dans un geste des anciens élèves de Saint-Cyr la reconnaissance de notre École comme l'héritière de l'École spéciale militaire. En effet, le 2 décembre 1942, à l'occasion du traditionnel 2 S (137), plusieurs jeunes aspirants tout récemment sortis de l'École et quelques-uns en cours d'études furent conviés à un banquet des anciens saint-cyriens parmi lesquels, aux côtés du général Catroux – le plus ancien, ce soir-là – et du général de Gaulle, se trouvaient les généraux Legentilhomme, d'Astier de la Vigerie, Vallin, ainsi que de nombreux officiers.

Le baptême officiel de chaque promotion donnait lieu à une prise d'armes qui réunissait tout l'effectif, au cours de laquelle des décorations étaient parfois remises à

des personnalités de la France libre ou à des héros de la Résistance. Ainsi, le président Pleven reçut sa croix de Compagnon de la Libération des mains du général de Gaulle, sur le front des Cadets qui présentaient les armes, aux côtés de Pierre Brossolette, déjà sur la voie du martyr, du colonel Passy, du colonel Fourcault et de plusieurs autres combattants de l'armée intérieure.

Cette cérémonie prit place la veille de l'envol du général de Gaulle vers les intrigues d'Alger. À la fin du banquet traditionnel, et sur l'insistance du colonel Passy, le Général, quoique visiblement soucieux, consentit toutefois à adresser quelques mots à ses jeunes. Il dit simplement : « Mes enfants, vous savez que je pars demain pour Alger. Pour faire l'union. On voudrait que je fasse l'union par la bassesse. Eh bien, je vais essayer de la faire par la hauteur... » Nous n'avons pas très bien saisi, alors, la portée de cette brève déclaration. Les mémoires de Winston Churchill nous ont récemment éclairés sur ce point.

Les Cadets recevaient aussi la visite, de temps en temps, de chefs de la Résistance qui venaient les entretenir du tragique combat qu'ils menaient, presque à mains nues, contre la Wehrmacht et la Gestapo. L'un de ces chefs, que nous connaissions seulement sous le nom de Claudius, et qui venait d'arriver à Londres en compagnie du général de Lattre de Tassigny, à bord d'un de ces avions anglais faisant la navette entre la France et le Royaume-Uni, voulut bien donner une causerie dans notre club ; Claudius eut la dent dure pour les militaires, ce qui constituait une originalité, son auditoire étant composé de futurs officiers.

La parution de *La Fourragère blanche* appartient aussi à l'histoire de l'École des cadets. C'était une publication, à vrai dire assez irrégulière, mais pour l'époque luxueusement éditée, dont deux Cadets de la dernière promotion avaient eu l'idée et dans laquelle, soit par la littérature, soit par le dessin, chacun tentait de s'exprimer ou de relater, sur le mode tour à tour sérieux ou plaisant, les menus événements émouvants ou comiques qui formaient le fond de notre vie commune.

Son titre avait été emprunté à un détail de la tenue des Cadets, à la fois pratique et symbolique : pratique, parce que la couleur blanche était en Angleterre réservée aux cadets ; mais les élèves d'un OCTU (Officiers Cadets Training Unit) la portaient sous forme d'une bande fixée au calot ou à l'épaulette, tandis que nos Cadets la portaient en fourragère, par adaptation d'une tradition militaire française symbolique, car elle matérialisait l'espoir que des exploits glorieux la coloreraient quelque jour en vert, en jaune ou en rouge.

MISSION TERMINÉE

L'École militaire des cadets fut dissoute le 13 juin 1944, sa mission accomplie.

À partir de cette date, il n'était plus question de continuer à former des officiers. L'heure était venue pour tous de se battre, et les cent vingt jeunes de la dernière promotion « 18 Juin » allèrent rejoindre leurs jeunes anciens des quatre promotions précédentes : « Libération », « Bir Hakeim », « Fezzan Tunisie », « Corse et Savoie », dans toutes les unités déjà célèbres de la France libre, sur tous les champs de bataille qu'ouvrait l'offensive générale.

Ils sont présents quand on enfonce la ligne Gustav, quand on débarque sur les plages normandes, quand on force les défenses de Provence, quand les provinces et les villes françaises se soulèvent tour à tour, quand la 2^e DB délivre Paris, quand on pénètre en Belgique et en Alsace, quand on écrase les « poches » de l'Atlantique, quand les avant-gardes victorieuses atteignent Berchtesgaden, l'Elbe et le Danube, quand on débarque en Cochinchine et au Tonkin.

Mais leur route épique ne s'arrête pas là et aujourd'hui comme hier ils sont présents partout où la France se bat pour un idéal de liberté universelle qui était déjà celui de la France, il y a près de deux siècles, à une époque où la plupart des puissances mondiales prenaient à peine conscience de leur existence nationale.

Le 17 mars 1954, une loi de la République assimile l'École militaire des cadets de la France Libre à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

Le 12 mars 1956, dans le cadre désolé des ruines de Saint-Cyr, le drapeau de l'École militaire des cadets, déjà décoré de la croix de guerre et de la médaille de la Résistance, reçoit les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

Le 2 août 1956, en présence du général de Gaulle, le drapeau de l'École est solennellement déposé au musée du Souvenir de Saint-Cyr (Coëtquidan).

Le 24 juillet 1966 est inauguré le Menhir voué à la mémoire des cadets de la France libre morts pour la France et placé à l'entrée de la cour d'Honneur de la nouvelle École de Coëtquidan.

Le 15 juin 1985, la croix de guerre luxembourgeoise est remise à l'École militaire des cadets.

Le 26 juillet 1987, la promotion sortante de Saint-Cyr est baptisée « Cadets de la France libre ».

De 1961 à 1992, plusieurs promotions d'élèves officiers de réserve ont aussi choisi, comme parrains, d'anciens cadets de la France libre, morts pour la France :

- en 1961, « promotion capitaine Claude Barrès », à Cherchell ;
- en septembre 1976, « promotion sous-lieutenant Seité », à Coëtquidan ;
- en juillet 1977, « promotion lieutenant Taylor », à Coëtquidan ;
- en juillet 1979, « promotion aspirant Chatenay », à Coëtquidan ;
- en mai 1984, « promotion aspirant Lemarinel », à Coëtquidan ;
- en mai 1989, « promotion sous-lieutenant Lespagnol », à Saumur ;
- en mai 1990, « promotion sous-lieutenant Gaultier de Carville », à Coëtquidan ;
- en mars 1992, « promotion lieutenant Le Roux », à Coëtquidan ;
- en juillet 1992, la promotion de l'École militaire interarmes était baptisée « promotion capitaine Barrès » ;
- en juin 1997, la promotion sortante « Commandant Morin » rendait hommage à ses grands anciens les Cadets en se rendant avec leur drapeau à Malvern et à Ribbesford.

« CE TEMPS-LÀ »

Que sur la trame de l'histoire de l'École, chacun des survivants accroche désormais ses propres souvenirs.

En ce qui me concerne, je voudrais seulement tenter de faire revivre, une dernière fois, le milieu, l'atmosphère, l'esprit qui caractérisèrent l'École, afin que ce passé ne se dissolve pas tout à fait dans l'universelle confusion qui semble bien être la marque désespérante de notre temps. Si, avant d'analyser de mon mieux la composition subtile de cette atmosphère et de cet esprit, je devais exprimer une impression d'ensemble, il me paraît que je pourrais la résumer ainsi : les Cadets étaient heureux.

Cet état d'âme peut être jugé inexplicable, sinon choquant : retranchés de leur pays saignant, séparés de leur famille et souvent soucieux sur son sort, pas très riches, sevrés de toute douceur et d'affections intimes à un âge où ces appuis sont encore nécessaires, menant une vie austère après tout, astreints à la ferme discipline que doivent justement supporter ceux qui auront un jour la charge de commander, comment ces jeunes gens pouvaient-ils être heureux ?

Une explication de base, qui éclairerait tout, c'est que peut-être l'immense majorité des hommes de nos jours se trompent sur la véritable nature du bonheur et sur les éléments qui favorisent son éclosion. Quoiqu'il en soit, les Cadets, à de très rares exceptions près, travaillaient dans la joie, à tel point que tous ceux qui les visitaient en ressentaient la chaleur généreuse. Et d'où tiraient-ils cet état de grâce ?

D'abord, sans doute, de l'époque qu'ils vivaient, exaltante entre toutes. Il s'agit là, bien sûr, d'un temps révolu, le temps de la pureté, de l'intransigeance, du choix qui engage à fond, le temps de cette liberté particulière aux révoltés (aux « dissidents » selon le vocabulaire feutré de Vichy), liberté lourde de périls et de responsabilités, mais armée d'un sens du devoir et d'une discipline qu'on tire du meilleur de soi-même.

C'était le temps de la grandeur, celui dont Churchill disait à ses compatriotes, avec une juste fierté : « Toute la furie et la puissance de l'ennemi seront bientôt tournées contre nous. Hitler sait qu'il doit nous écraser dans cette île, ou bien perdre la guerre. Si nous supportons son assaut, alors toute l'Europe sera libre un jour, et le monde reprendra sa marche en avant, vers les hautes régions ensoleillées. Mais si nous échouons, alors le monde entier, y compris les États-Unis, y compris tout ce que nous avons connu et aimé, sombrera dans l'abîme d'un nouveau Moyen Âge, rendu plus sinistre et plus prolongé encore, grâce aux ressources d'une science pervertie. Étreignons donc notre devoir et comportons-nous de telle façon que, si l'Empire britannique dure mille ans encore, les hommes disent encore dans mille ans : ce fut leur plus belle heure. »

Aux instants où la France doute d'elle-même, il ne serait pas mauvais qu'elle se souvienne que certains de ses enfants, au sens propre du mot, avaient choisi de partager cette plus belle heure et ce grand destin.

L'esprit de confusion qui règne actuellement se plaît à contester le mérite qu'ils peuvent revendiquer à ce titre, en attribuant à la « chance » leur présence sur un sol qui devait échapper – mais l'avenir seul le révéla – à la malédiction de l'occupation nazie. Il semble utile de rappeler, pour le salut de la vérité historique, que si cette

« chance » fut en effet offerte à bien des Français raisonnables et qui n'en ont pas profité, les Cadets, eux, durent bien souvent la forcer : tous ceux, entre autres, qui franchirent à pied les cols des Pyrénées et qui devaient déjouer successivement la vigilance de la gendarmerie « nationale », sous peine de faire connaissance avec les geôles de Vichy qui servirent trop souvent d'antichambre aux Kommandos de la mort, et la surveillance des patrouilles espagnoles s'ils voulaient échapper au régime inqualifiable de la prison « modèle » de Pampelune et du camp concentrationnaire de Miranda ; ceux qui, partis de Fort-Mahon, en culottes de garçonnets, dans de fragiles canoës, avec une boussole de boy-scout pour tout instrument de navigation, errèrent soixante-dix heures sur la Manche, avant de venir s'échouer rudement sur les rochers de la côte anglaise ; ceux qui, résistants de la première heure et tôt traqués à mort, furent embarqués de nuit sur un avion ou un sous-marin spécialisés dans ce genre de sauvetage ; ceux dont l'évasion engageait de si terribles responsabilités qu'ils en étaient condamnés au silence ; ceux qui, enfin, sans accomplir précisément des exploits, accoururent de tous les points de l'Union française et des deux Amériques, après avoir tout abandonné, après avoir bravé la malveillance active d'autorités diverses encore toutes-puissantes dans leurs fiefs, juste pour offrir leur jeune vie qu'il leur était si facile de ménager sans même que leur réputation en souffrît.

Ainsi, consciemment ou non, chaque Cadet portait en lui la tranquille conviction



d'être en règle avec soi-même, et la plénitude de leur engagement conférait à tous les instants de leur vie un équilibre qu'aucune vicissitude ne pouvait entamer.

Un autre élément de leur sérénité, ils le puisaient dans le milieu qui les entourait. Il n'est certainement pas exagéré de parler de ferveur pour caractériser le sentiment que leur témoignait la nation britannique. Ferveur qui revêtait des formes diverses : c'était l'inlassable sollicitude des femmes qui veillèrent à leurs débuts et qui accomplirent ensuite, quatre années durant, de discrets miracles pour rencontrer tous leurs besoins ; c'était le cordial accueil dans les familles de tous les comtés d'Angleterre ou d'Écosse, qui s'ouvraient aux permissionnaires et s'ingéniaient à leur offrir, pendant quelques semaines, l'impression du foyer retrouvé. C'était la confiance absolue du commandement britannique qui, localement, considérait l'École comme

Repos au cours
d'un exercice
aux environs de
Malvern

une unité d'élite et la faisait bénéficier des avantages matériels et moraux réservés à de telles unités.

C'étaient enfin les acclamations des foules, celle de Londres, et surtout celles des petites villes du Worcestershire dont l'enthousiasme se déchaînait quand, au cours d'un défilé, apparaissait soudain, sur un fond de baïonnettes, le fanion tricolore des Free French Cadets à l'uniforme sombre, un peu désuet, et dont les visages encore enfantins, blêmes de fierté, se tournaient au commandement pour honorer quelque vieux colonel anglais, bouleversé d'émotion, et qui rendait le salut d'un geste large, parce qu'il sentait bien que c'était la France loyale, la vraie France qu'il saluait ainsi.

Cette ferveur du peuple anglais s'ajoutait heureusement au réel prestige, à la faveur marquée dont jouissaient les jeunes Cadets au sein de la France libre, prestige et faveur dont les manifestations, aussi discrètes que touchantes, contribuèrent si fort à la formation de leur esprit. Sans que jamais aucun mot embarrassant n'ait été prononcé à ce sujet, les Cadets se savaient aimés de leurs chefs, de leurs grands chefs, les plus éminents et les plus glorieux.



L'amphi

Ce n'était pas un secret que la prédilection que nourrissait le général de Gaulle pour ses « petits soldats », comme il les appela, avec une émotion contenue qui les galvanisa, au cours de la soirée organisée pour la Noël 1940 qu'il passa parmi eux. Oui, cet homme réputé si froid, aux sourires si rares, si préoccupé par les énormes responsabilités qu'il soutenait, se détendait ouvertement quand il déjeunait sous la grande tente, parmi cette belle jeunesse qui le vénérât sans timidité.

Il est traditionnel de blaguer dans l'armée française le cliché qui fait du colonel le père du régiment. Pourtant, c'était bien une responsabilité du genre paternel qu'assumait le grand chef à l'égard de ces « petits jeunes » provisoirement sans famille, et, avec lui, tous les généraux qui commandèrent successivement les Forces françaises

terrestres en Grande-Bretagne : le général Angenot, le général Bureau, le général Monclar, le général Renouard, le général Marchand. C'est grâce à leur constante bienveillance et à leur affection agissante que tous les problèmes d'organisation furent immédiatement résolus, que tous les vœux de la direction de l'École, même quand ils sortaient du cadre des règlements, se trouvèrent comblés.

La même libéralité fut observée dans la composition du cadre de l'École. Les meilleurs officiers d'active y furent affectés d'autorité, et c'est à leur présence, au premier chef, que l'École des cadets put porter le titre de Saint-Cyr de la France libre, sans en être accablée.

Ces éducateurs étaient secondés dans leur mission d'abord par excellents sous-officiers à qui incombait le soin assez ingrat d'inculquer le solide rudiment du métier à de jeunes « chiens fous », volontiers taquins, et aussi par une phalange remarquable d'auxiliaires complètement dévoués à leurs tâches, depuis les professeurs civils, le padre, la matrone-infirmière, les volontaires canadiennes, anglaises ou françaises, jusqu'aux fines escouades de mécaniciens, d'armuriers, de garde-magasins, de femmes de ménage et de cuistots, sans oublier le marmiton-clairon qui, dans les grandes occasions, « ouvrait le ban » à pleins poumons, indifférent aux puissantes fausses notes qu'il tirait de son bugle minuscule.

Tout ce monde formait une équipe homogène qui donna un rare exemple de coopération dans la camaraderie, quels que fussent l'âge, le grade, le sexe ou la fonction. Cette fraternité de fait, entre tous et toutes, se manifestait sans contrainte à l'occasion du baptême des promotions sortantes. C'était une belle fête, longuement préparée et toujours réussie. Un avant-goût en était offert par l'essayage des tenues commandées dès avant l'examen, un tailleur entreprenant du voisinage ayant accepté, pour enlever le marché, de passer par profits et pertes les recalés en puissance. Il s'agissait de tenues de « précision » comme disent les soldats, d'une gabardine un peu mince peut-être, mais suffisante en tout cas pour emplir d'aise un aspirant frais émoulu. Elle était d'ailleurs complétée de prestigieux accessoires, dont le baudrier, le stick et le sifflet.

Après un dernier regard au galon en chevron, déjà cousu, mais qui restait à conquérir, on oubliait un instant ces frivolités pour plonger bravement dans la vague menaçante des récapitulations, des « colles », des épreuves enfin, au cours desquelles on n'échappait au remontage de la mitrailleuse les yeux bandés que pour retomber dans les traquenards d'un thème anglais, patauger dans le texte sacré des règlements d'infanterie, et finalement s'échouer, les mains moites, sur les paisibles coteaux de Bewdley, que l'examineur de « combat » transformait, par l'imagination, en champ de bataille hérissé de dispositifs biscornus.

Le palmarès proclamé, l'heure était à la détente. Les élus rayonnaient sans vergogne, ruminant déjà « l'amphi-garnison ». Les malchanceux, consolés sur le mode bourru, s'approprièrent philosophiquement à rempiler, à moins qu'ils ne fussent affectés, nantis des galons de caporal ou de sergent, aux formations du camp de Camberley.

Et puis le grand jour se levait, au programme chargé. Dès l'aube, c'était le train ordinaire d'une préparation de revue, à base de « briquage », de fièvre et de galopades.

Tout était fin prêt quand le général de Gaulle, ou son représentant, descendait de voiture, dans la pètarade de l'escorte d'honneur sélectionnée parmi les Cadets-

motards les mieux en selle. La cérémonie était simple et brève à l'ordinaire. Pourtant celle qui marqua la sortie de la dernière promotion et la dissolution de l'École fut exceptionnellement brillante : devant le général Kœnig, entouré de hautes personnalités françaises et britanniques, les Cadets défilèrent pour la dernière fois dans les allées de Ribbesford, précédés d'un drapeau qu'on avait confié à leur garde, et aux accents de la Galette, la marche fameuse des saint-cyriens.

Parfois le soir même, parfois le jour suivant, la fête se poursuivait en famille. Après le dîner de gala et les allocutions rituelles, les nouveaux promus « dégageaient » sans pitié leurs maîtres vénérés. Pour les non-initiés, dégager, dans ce sens très particulier, signifiait qu'à la faveur d'un scénario burlesque, composé pour la circonstance, toute la gradaille, puisque'il faut l'appeler par son nom, était représentée par une troupe de Cadets particulièrement observateurs qui s'ingéniaient et réussissaient trop bien, il convient de le reconnaître, à caricaturer les allures, l'accent, le ton, les tics du Poireau, du Chichi, du directeur de la Mili, des instructeurs, de tous ceux, en bref, qui, au cours de la session, avaient incarné l'autorité.

Une nuit mondaine clôturait le cycle des réjouissances, messieurs les aspirants recevaient, arborant le grand pavois, vareuses sanglées sur des torsos glorieux,



Ribbesford, le 9 décembre 1942. De gauche à droite, le général de Gaulle, le général Legentilhomme et le général Sice

pantalons rafraîchis d'un ultime coup de fer, cuirs étincelants, linge impeccable, sourires et vocabulaire de bonne compagnie. Les invités arrivaient bientôt, parmi lesquels de fraîches demoiselles, elles aussi toutes voiles dehors, formaient une écrasante majorité. Le sévère casernement retrouvait pour quelques heures sa vocation de galant manoir, avec salons de bal, buffets, bars, jazz et flonflons, grands rires juvéniles et marivaudages au clair de lune.

Les lampions éteints, venait l'heure de la séparation. Et le Chant des adieux, entonné à la dernière minute, traduisait fidèlement les sentiments de tous, faits de regrets poignants et d'invincibles espérances.

Par-dessus ces appuis, venus en somme de l'extérieur, offerts par l'époque et le milieu, agissait en dernier lieu la force d'âme que les Cadets trouvaient dans leur propre fond, dans leur profonde et parfois secrète personnalité. Personnalité collective d'abord, avec son ciment précieux, la camaraderie, ce sentiment fait d'altruisme, d'abnégation au besoin, de confiance sans réserves, de fraternité souvent plus réelle que celle imposée par la nature.

Les circonstances ont voulu que, dans cette École, vécussent en commun des jeunes gens aux origines, aux tendances, aux antécédents les plus divers : il y avait parmi eux des aristocrates, de grands bourgeois, des fils de fonctionnaires et d'ouvriers ; des

catholiques, des protestants, des israélites, des indifférents ; des enfants gâtés dont les premières années avaient été pénibles ; il y avait aussi, aux côtés des Français de la métropole et de l'Empire, des Franco-Anglais qui avaient demandé à servir avec nous, sans que les autorités britanniques y fissent jamais opposition ; il y avait même des étrangers complets : un Belge, un Luxembourgeois, un Suédois, un Haïtien, un Italien, de ceux qui professent que tout homme a deux patries, la sienne et puis la France. Eh bien, cet esprit d'entente qui paraît si définitivement étranger à notre monde déchiré, si difficile à faire naître même à l'intérieur d'une seule patrie, il s'était implanté solidement, après une brève période d'adaptation, entre tous les Cadets.

Cette camaraderie puissante n'excluait pas, cela va sans dire, les affinités personnelles, mais elle dominait tous les groupes. Naturellement elle avait donné naissance à toutes sortes de traditions officieuses, à une collection commune de souvenirs et de projets, à une manière de code réservé aux seuls initiés, à un secret collectif enfin, joyeusement et jalousement gardé, et que le commandement, avec ses grosses bottes et ses étranges conceptions de la vie, n'avait pas à connaître. Il ne s'y aventurait point



*Le nettoyage
des armes*

d'ailleurs, d'autant plus que cette sympathique complicité était bien le plus efficace auxiliaire de la discipline réglementaire. Car si les Cadets faisaient bloc – et quel bloc ! – pour couvrir un camarade coupable ou pour élaborer quelque déplorable canular dont serait victime un professeur prédestiné, par contre le bloc intervenait rudement, avec sa conscience collective, pour étouffer dans l'œuf tout acte ou toute manifestation contrevenant à leur code de chics types, pour soutenir le moral qui défaille un soir, pour redresser les dangereuses dérives.

Et il n'est que d'observer avec quelle joie sobre de mots, mais totale, ils se retrouvent aujourd'hui, pour apprécier la solidité, la beauté de l'affection qui les unissait, et pour justifier, du même coup, la renaissance de leur groupement humain, sous la forme d'une amicale.

Un des sentiments dominants de leur commun état d'âme, en ces temps que

j'évoque, était l'espoir, ou, plus exactement, la somme des espoirs très particuliers que chacun d'eux couvait dans le retrait de son âme.

Il faut faire aujourd'hui un réel effort de mémoire et d'imagination pour se reporter à cette période d'attente où le glorieux dénouement nous était encore caché. Maintenant que les buts militaires de la dernière guerre ont été l'un après l'autre atteints, tous les grands événements de la fin semblent s'être déroulés selon une logique implacable et former un enchaînement d'actions et de succès qui ne pouvaient pas ne pas être ce qu'ils furent. Or rien n'est plus éloigné de la vérité. Jusqu'en juin 1944, on ne savait rien, on avait renoncé à prévoir, on vivait au jour le jour sur son capital de foi pure. On pressentait, bien sûr, qu'à une date prochaine, prédestinée, ce serait l'assaut, puis l'entrée à Paris, la libération, la victoire, mais tout cela n'avait pas encore pris la forme d'images désormais familières, et chacun donnait à l'avenir la couleur de sa personnalité.

Pour les Cadets, c'était un beau rêve héroïque et tendre. Héroïque, parce que passait en lui le fracas enivrant des charges irrésistibles. Tendre, parce qu'il aboutissait à la délivrance des siens, le père vieilli par l'épreuve, la mère dévorée d'inquiétude, les petits frères et les petites sœurs qui, un jour merveilleux après que le tumulte des combats aurait un peu reculé vers l'est, verraient surgir leur « grand », bronzé, casqué, viril, vainqueur, et qui se jetteraient dans ses bras en lui disant, avec des larmes : « Te voilà ! Te voilà enfin ! Nous savions bien que tu viendrais nous sauver. »

Pour beaucoup, hélas, le beau rêve ne se réalisa jamais, car ils tombèrent avant même d'entrevoir leur « chez-eux ». Mais ce rêve, ils l'ont vécu intensément, il a enchanté leur brève jeunesse, ce fut leur bien concret, la suprême récompense accordée par avance à leur suprême sacrifice.

*André Beaudouin (1900-1973)
Commandant l'École
des cadets de la France libre*



*Ribbesford, le 9 décembre 1942,
visite du général de Gaulle*



*1942, défilé des troupes, à l'occasion des cérémonies
du 14 Juillet à Londres*

LES CADRES

Commandant de l'École

Chef de bataillon André BEAUDOUIN

Commandant en second

Chef d'escadron Louis de CABROL

Directeur de l'instruction

Capitaine René de LAJUDIE (dit La Joncière)

Officiers instructeurs

Lieutenant Jacques CHAMBON

Lieutenant FAURE

Lieutenant Jean MASSON

Lieutenant Robert MOULIÉ

Lieutenant PICHON

Sous-lieutenant SAINDRENAN

Lieutenant Jean SOURIEAU

Lieutenant François BACONNAIS

Lieutenant DESFORGES

Lieutenant Marie-Jean FÈVRE, mort pour la France, Compagnon de la Libération

Aspirant André LEHRMANN

Sous-lieutenant Marius TARAVEL, mort pour la France

Professeurs

M. Paul GIRAN (dit Dampierre)

M. RUBY, professeur d'anglais

Colonel BARANGER, professeur de chimie

Commandant SOUMASTRE, professeur de physique

Sous-lieutenant Albert CASSIN (dit Denyssac), professeur de mathématiques

Mrs Severn STORR, professeur de géographie

Mlle NICOLET, professeur d'allemand

Service de santé

Médecin-capitaine GRÉMONT

Médecin-capitaine LEGALL

Médecin-lieutenant ROZENZWEIG

Médecin-lieutenant DELAMARRE

Médecin auxiliaire SQUIRE

Aumôniers

Révérénd Père O'HARA

Aumônier-capitaine BIGO, mort pour la France, Compagnon de la Libération

Sous-officiers

Adjudant-chef Louis CHADRIN

Adjudant BRAQUEHAIS

Adjudant Paul FAUVEL

Adjudant Robert SOURDES

Adjudant Jean TRESCASES, mort pour la France

Sergent-major TORRELLI

Sergent-chef Émile KAHN

Sergent-chef LARGERIE

Maréchal des logis-chef Gaston LEFOUR

Sergent John FOX (armée britannique)

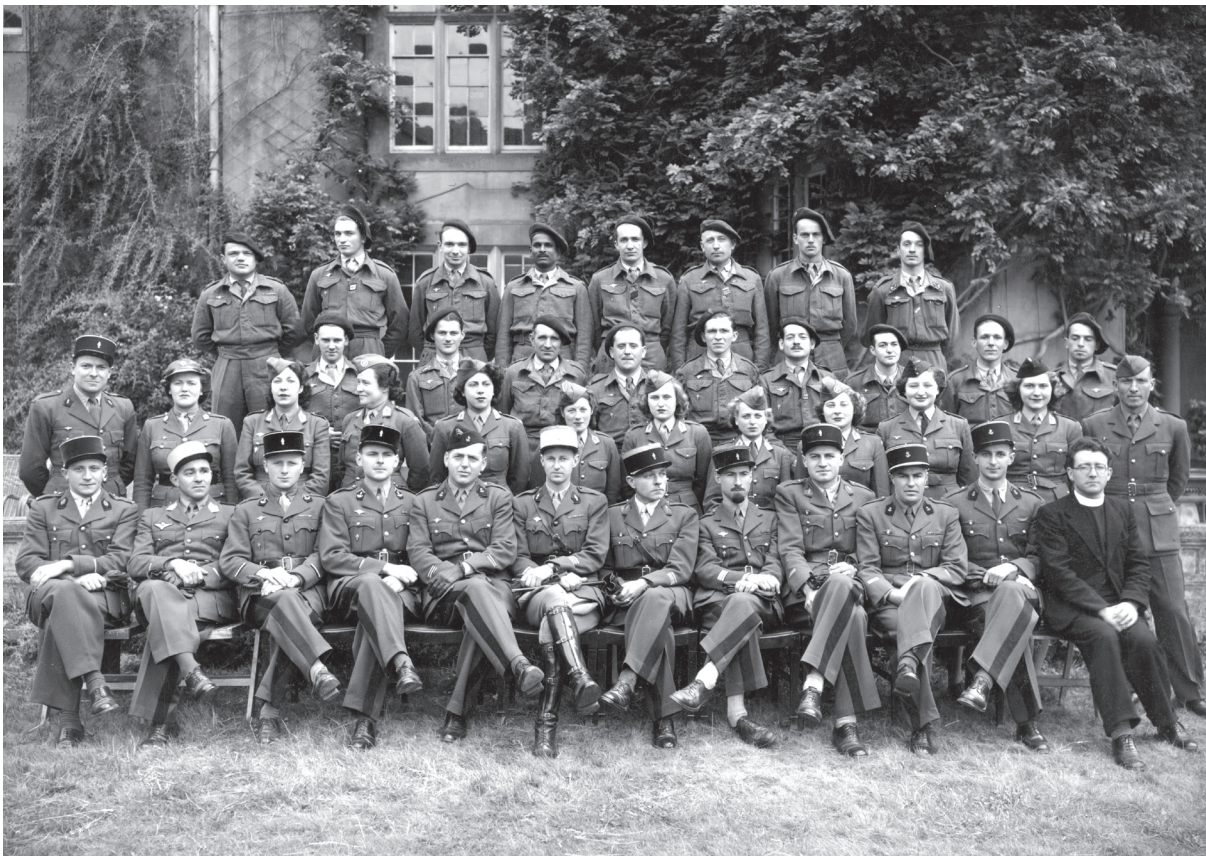
Sergent WULLEMAN

Sergent Hervé NIZARD.

Moniteurs spécialistes

Maréchal des logis Maurice DEMOOR

Caporal Aaron VAINDRAJ



LES CADRES MILITAIRES DE L'ÉCOLE

(de gauche à droite)

1^{er} rang : Médecin-lieutenant ROZENZWEIG, lieutenant BACONNAIS, aspirant LEHRMANN, sous-lieutenant TARAVEL, lieutenant FAURE, chef d'escadron de CABROL, chef de bataillon BEAUDOUIN, capitaine de LAJUDIE (dit La Joncière), lieutenant SOURIEAU, lieutenant MOULIÉ, lieutenant PICHON, R.P. O'HARA

2^e rang : Adjudant CHADRIN, les auxiliaires féminines, lieutenant MASSON

LES PROMOTIONS



LIBÉRATION **Jun 1942**

(de gauche à droite)

1^{er} rang : MÉCHIN, TARAVEL, sergent FOX, FÈVRE, capitaine de LA JONCIÈRE,
André BEAUDOUIN commandant l'École, lieutenant de CABROL,
adjudant FAUVEL, sergent-chef LEHRMANN, LE ROUX, SEITÉ

2^e rang : LESPAGNOL, MULSANT, PELLÉ, DUCHÊNE, BRIAND, CARVILLE,
LA MÉNARDIÈRE, CASALIS, LAURENT, DULUAT

3^e, 4^e, 5^e rangs : les futurs élèves officiers

(les noms soulignés sont ceux des élèves promus aspirants)

« LIBÉRATION »

Au cours des mois de juin et juillet 1940, fuyant la guerre et la débâcle, environ 140 jeunes Français âgés de 14 à 17 ans débarquent en Angleterre. Ils sont regroupés au pays de Galles, près du village de Brymbach et vivent dans un camp de toile.

Parmi eux, une trentaine de lycéens partent à Londres pour se présenter aux épreuves de la deuxième session du baccalauréat organisée par le Lycée français de Londres. Les lauréats intègrent la Prytanée militaire des Forces françaises libres, créé à leur intention à Rake Manor, dans le comté du Surrey. Ce n'est pas ce que nous espérions car nous pensions nous engager immédiatement et aller n'importe où combattre les Allemands. Pour nos responsables, il n'en est pas question.

Le temps s'écoule, Noël 1940 est là, le général de Gaulle va passer la soirée du réveillon parmi nous. Après un spectacle monté en son honneur, notre chef vénéré nous annonce que nous allons quitter Rake Manor pour nous installer dans la *public school* de Malvern, dans le Worcestershire. Puis il ajoute lentement : « Désormais, vous constituez l'École militaire des cadets de la France libre. »

Le 4 février 1941, la « Maison n° 5 » de cette *public school* devient notre cantonnement. Nous sommes instruits par des cadres militaires et civils très compétents et exigeants. Notre vie change du tout au tout. Nous avons perçu des tenues des armées française et anglaise ainsi que de l'armement et des munitions, des véhicules militaires et des motos.

Cette jeunesse ardente, que l'on pourrait croire tellement mûre, tellement plus âgée, broie du noir lorsque des questions personnelles restent encore et toujours sans réponse, comme : « Que devient ma famille ? », « Quand serons-nous de nouveau réunis ? » Dans ces moments-là, notre fraternité se manifeste sans contrainte. Rapidement, nos liens se resserrent. Notre « fratrie » constitue un bloc remarquablement soudé. C'est pourquoi l'esprit de corps de ces premiers Cadets de la France libre est qualifié d'exceptionnel.

Dans ce monde incertain de l'époque, où la bataille d'Angleterre secoue jour et nuit le pays, des événements nous ont apporté inquiétude, joie, tristesse, espérance et fierté. Comme cette nouvelle qui a un petit goût de revanche. Le 1^{er} mars 1941, une poignée de Français libres, partis du Tchad libre sous les ordres d'un certain colonel Leclerc, prennent le fort italien de Koufra (Libye). Par contre, de fin mars au mois de mai 1941, les succès remportés en Érythrée et en Libye par l'Africakorps du général Rommel ne nous rassurent pas sur l'issue des combats au Moyen-Orient, mais, malgré tout, ne nous détournent pas de notre préparation aux examens à venir. Nous avons tout de même des moments de détente lorsque les uns ou les autres sommes invités dans des familles anglaises. Nos poches sont vides mais nous sommes heureux de servir pour libérer la patrie.

Le 22 juin 1941, la plus grande force mécanisée et blindée allemande franchit les frontières de l'URSS, de la Baltique à la mer Noire. L'offensive est foudroyante. Bientôt l'ennemi est à 25 kilomètres de Moscou... L'avenir est incertain. Les Cadets sont « secoués », toutefois leur ardeur au travail n'en souffre pas.

Passe l'automne et vient l'hiver. Le 7 décembre 1941, les Japonais attaquent par surprise la flotte américaine de Pearl Harbor. Les États-Unis entrent en guerre. Une nouvelle espérance naît pour nous.

Auprintemps, le 5 mai 1942, début des examens au camp de Camberley. Le 15 mai, nous rentrons à Malvern pour déménager à Ribbesford Manor, près du village de Bewdley. Les résultats nous sont communiqués : quinze reçus sur vingt-sept présentés.

Le 28 mai a lieu le baptême de la première promotion de l'École. Elle prend comme nom « Libération » qui évoque tant de promesses heureuses. Le lendemain, nous quittons l'École pour rejoindre nos affectations. C'est l'éclatement de notre « fratrie ». Chacun va alors vers son destin.

Étienne Laurent



BIR HAKEIM
Décembre 1942

(de gauche à droite)

1^{er} rang : BILLARD, DREYFUS, aspirant FÈVRE, capitaine de LA JONCIÈRE,
André BEAUDOUIN commandant l'École, lieutenant de CABROL, aspirant TARAVEL,
sergent-chef LEHRMANN, TAYLOR

2^e rang : LANCIEN, BLOCH, LIGAVANT, BLANCHARD, TABURET, XOUAL, LOEILLET, CORTA,
PIERREPONT, WRENACRÈ (manquent ALLIOT, BOUFFARTIGUE, CAMORS)

3^e rang : les futurs élèves officiers

(les noms soulignés sont ceux des élèves promus aspirants)

« BIR HAKEIM »

Pour vous parler de la promotion Bir Hakeim dont je suis l'un des trois derniers survivants (quinze promus dont sept sont morts pour la France et cinq après-guerre, comme cela arrive à partir d'un certain âge), je ne vais pas vous raconter la vie dans les baraques en tôle, l'entraînement, les permissions passées dans les pubs de Bewdley ou chez les Anglais toujours prêts à accueillir des *Free French*. Je ne vais pas vous rappeler qu'on défilait au pas de chasseur hérité des chasseurs alpins revenus de Narvik, qui nous avaient laissé un peu d'équipement et quelques traditions, une allure qui s'accordait difficilement avec la lenteur du pas de parade anglais lorsque notre petite troupe était précédée par une musique militaire britannique.

Je vais vous dire ce que j'ai ressenti en rejoignant l'École et ce qui reste gravé dans ma mémoire.

Quand je suis arrivé à Londres en mai 1942, après cinq mois d'un périple qui m'avait conduit de Toulouse à Glasgow via Barcelone, Lisbonne et Gibraltar, le général de Gaulle avait décidé de garder en Angleterre un certain nombre des nouveaux arrivants afin d'assurer une présence française minimum en cas de débarquement en 1943. Lorsque je lui fus présenté en compagnie de quelques autres volontaires arrivés cette semaine-là, il me dit à peu près ceci : « Vous êtes sous-officier, allez donc suivre l'école d'officiers que j'ai créée, nous avons besoins d'officiers. »

Voilà pourquoi, un mois plus tard, je débarquais à Ribbesford House. Après avoir connu la guerre, l'armée, l'Occupation et ses misères, je tombais dans un îlot de verdure et de paix où, à l'exception du commandant Beaudouin, du capitaine de La Joncière, du magnifique cavalier le lieutenant de Cabrol et de deux instructeurs sortis de la promotion précédente, Jean Fèvre, 22 ans, et Marius Taravel, 24 ans, je ne rencontrais que de très jeunes gens. Eh oui, la différence est grande entre un homme de 24 ans et des jeunes gens de 17 ou 18 ans, même si ces jeunes étaient habités, comme moi, par l'évidente volonté d'aller se battre et de vaincre.

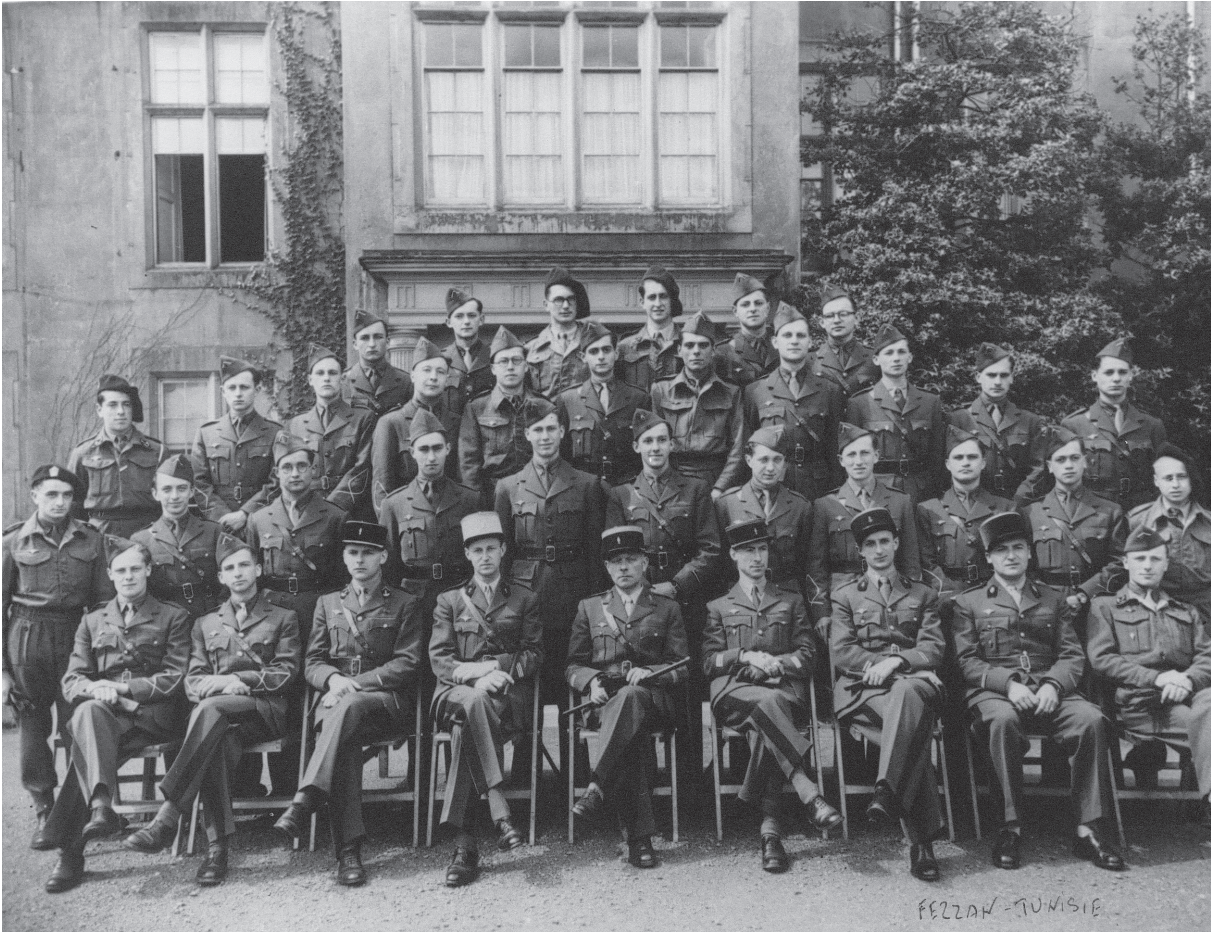
Quel âge avaient donc, en juin 1942, ces garçons dont j'allais partager la vie pendant les six mois de formation ? Taylor, qui allait être en novembre le major de la promotion, n'avait pas encore 18 ans, et moins de 21 ans lorsqu'il sera tué en avril 1945 lors de l'ultime opération du 2^e SAS parachuté en Hollande à la demande du gouvernement hollandais. Celui-ci souhaitait que l'on puisse repousser les derniers éléments de l'armée allemande qui massacraient les civils avant de se retirer.

Quel âge avaient, en juin 1942, les six autres de la promotion qui vont mourir au combat ? À l'exception de Camors – un vieux de 23 ans ! –, Blanchard, Ligavant et Taburet avaient 19 ans, Pierrepont et Wrenacrë, 17 ans !

Voilà pourquoi cette promotion à laquelle on fit l'honneur de donner le nom de la première victoire des Forces françaises libres reste pour moi la plus emblématique de la jeunesse ardente que je retrouvai à l'École des cadets.

J'ai parfois imaginé que si l'on avait voulu suivre le rituel saint-cyrien qui ponctue le baptême des nouvelles promotions, on n'aurait pas crié : « À genoux les hommes, debout les officiers », on aurait dû crier : « À genoux les jeunes gens, debout les hommes. »

Rémi Dreyfus



FEZZAN TUNISIE
Juin 1943

(de gauche à droite)

1^{er} rang : MIDDLETON, SCHLOESING, sous-lieutenant TARAVEL, lieutenant de CABROL,
 chef de bataillon BEAUDOUIN, capitaine de LA JONCIÈRE, lieutenant CHAMBON,
 sous-lieutenant ROSSET, LEHRMANN

2^e rang : DIAMANT-BERGER, JÉANNE, LANDAIS, DUCROS, HAINAUT, LEMARINEL, BERTHON,
YOURC'H, WITT, GALLIÉ, VASCHALDE

3^e rang : BOULANGER, HENRY J. LEFEVRE, FOLLIOT, LYON-CAEN, NOUVEAU, LEJEUNE,
DEMOREST, CACHERA, BEADLE, R. LEFEVRE

4^e rang : DUNO, BOUGUEN, HULOT, ANSPACH, d'ESCRIENNE, HERLAUT

(les noms soulignés sont ceux des élèves promus aspirants)

« FEZZAN TUNISIE »

La 3^e promotion d'aspirants de l'École des cadets de la France libre, sortie en juin 1943, fut baptisée « Fezzan Tunisie », à la fois en hommage à l'exploit de Leclerc qui, parti du Tchad, avait conquis le Fezzan italien et rejoint la VIII^e armée britannique, et pour saluer les troupes françaises de Tunisie qui reprenaient victorieusement les armes aux côtés des anciens « Français libres ».

Dans cette promotion de vingt-sept aspirants, il y a des jeunes dont les familles résidaient à l'étranger et qui, en âge de prendre les armes, ont rallié les FFL en Grande-Bretagne ; il y a également plusieurs évadés de France qui, avant de réussir à gagner Londres, ont parfois subi des mois de prison ou camp de concentration en Espagne.

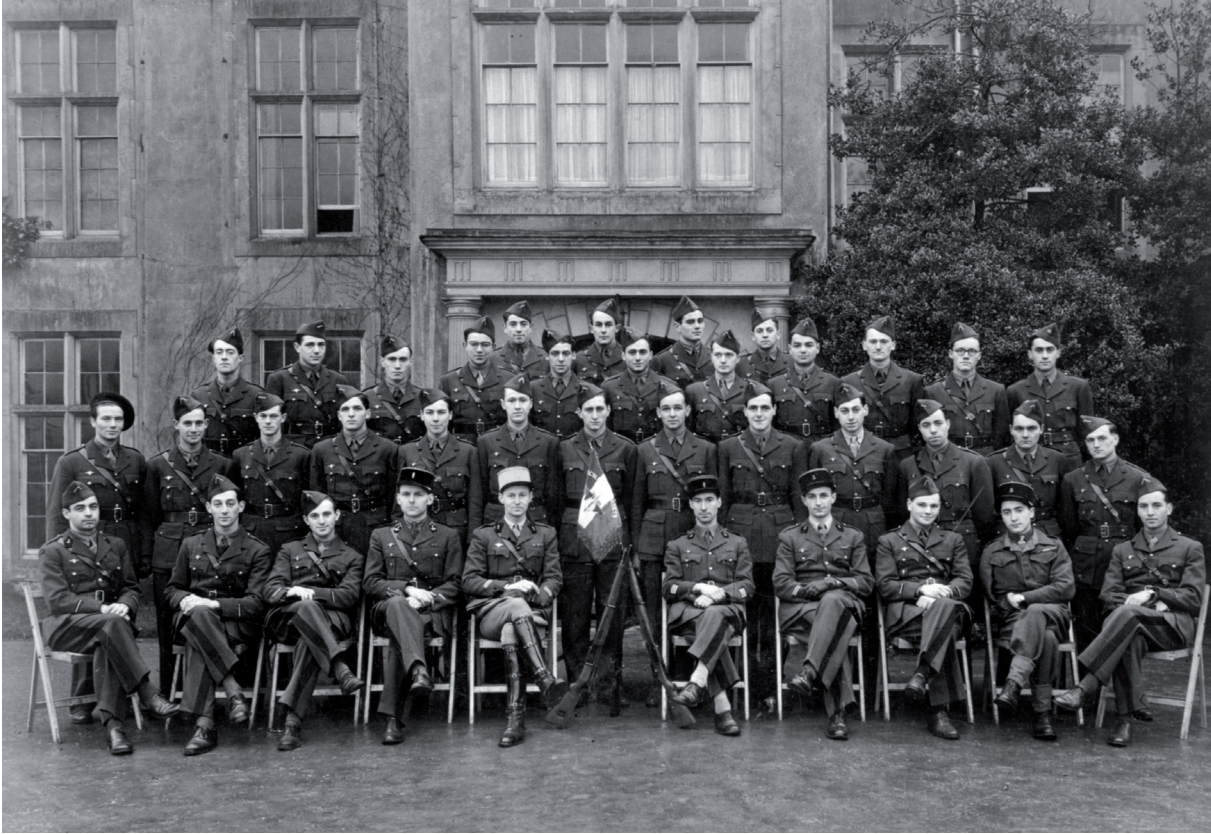
La promotion « Fezzan Tunisie » vivra, à l'École, une période particulièrement mouvementée de la France libre. Quand Américains et Britanniques débarquent en Algérie et au Maroc, en novembre 1942, nos Alliés tiennent de Gaulle et les Français libres à l'écart de leurs projets et décisions et vont jusqu'à traiter et s'entendre avec Darlan, « dauphin de Vichy ». L'épreuve est dure et profondément injuste, mais la confiance en notre chef, en notre mission et en nous-mêmes nous permettra de surmonter la crise. En décembre, le Général, au cours d'une visite à l'École, évoque les événements d'Alger : « Il y a, dit-il, beaucoup de dégoûts et beaucoup d'espérances, eh bien nous n'avalerons pas les dégoûts et nous conserverons les espérances. » En effet, l'adversité fut vaincue et de Gaulle put occuper la place qui lui revenait, dans l'intérêt évident de la France.

Sortis de l'École, les jeunes aspirants de cette promotion se distingueront, les uns à la 1^{re} DFL, en Italie, avant de participer au débarquement de Provence en août 1944, d'autres seront affectés à la 2^e DB, ou encore se battront en Normandie avec le « Commando Kieffer » ou, parachutistes, encadreront des maquis en Bretagne et ailleurs.

Sur les vingt-sept aspirants de « Fezzan Tunisie », neuf auront l'honneur de mourir « pour la libération de la France », selon la formule alors en usage chez nous. Deux seront faits Compagnon de la Libération.

Avec le recul des années et la fidélité des souvenirs, il semble bien que le combat des vivants et le sacrifice des morts aient apporté à tous ces jeunes la suprême fierté dont ils pouvaient rêver : avoir eu conscience, dans les épreuves et les combats les plus durs, en quelques fugitifs instants, d'incarner dans leur âme et leur chair une parcelle bien vivante de la France meurtrie !

Jean d'Escrienne



CORSE ET SAVOIE
Décembre 1943

(de gauche à droite)

1^{er} rang : HARDRE, FRANCK, TUOVER, sous-lieutenant TARAVEL, capitaine de CABROL, capitaine de LA JONCIÈRE, lieutenant CHAMBON, PHILIPPE, BOUVIER, ODE-VIALA

2^e rang : BACUEZ, BERNIER, DUROC, CURTIS, SCHERDLIN, CHAMBURE, ANSPACH, BARRÈS, ILLOUZ, RUFF, LOCUFIER, DIGO, HERBOUT

3^e rang : FIRTH, CHUQUET, SERVIÈRE, CHAPLAIN, METZ, PINSKY, CLOSSE, KASSEL, MARIANI, POOLE, BOUZOLS

4^e rang : BOULANGER, CHATENAY, BUSSY, CEUGNIET
(manquent chef de bataillon BEAUDOUIN et LAGÈZE)

(les noms soulignés sont ceux des élèves promus aspirants)

« CORSE ET SAVOIE »

Le cycle d'instruction qui a donné naissance à la promotion « Corse et Savoie » a couvert pratiquement toute l'année 1943, du mois de janvier au mois de décembre. Comme lors des promotions précédentes, ce cycle se décomposait en deux périodes d'une durée approximative de six mois : la 1^{re} section au cours de laquelle était dispensée une solide formation militaire du niveau du brevet de chef de section, sanctionnée par un examen de passage, et la 2^e section, véritable peloton d'élèves-aspirants conduisant à l'examen de sortie et à l'obtention du galon d'aspirant pour les élèves ayant satisfait aux épreuves.

Cette instruction, contrairement à celle des deux promotions précédentes, ne s'est pas déroulée entièrement à Ribbesford Hall. En effet, dès le mois d'août, alors que le peloton d'élèves-aspirants venait de débiter, la promotion a dû déménager pour céder la place à un important contingent de nouveaux élèves et s'installer dans un camp sous huttes métalliques que le génie anglais avait construit en deux semaines au lieu-dit Dog Lane, dans le village de Bewdley, au bord de la Severn.

Les élèves constituant la future promotion étaient de provenances très diverses. Quelques-uns, moins d'une dizaine, venaient du peloton préparatoire en raison de leur jeune âge qui leur avait interdit jusque-là l'accès aux cours d'élèves-aspirants, quelques autres, résidant aux États-Unis ou dans nos possessions d'outre-mer, avaient rejoint l'Angleterre, non sans péril parfois, mais avec une certaine couverture légale. La plupart, toutefois, même parmi les très jeunes, avaient déjà connu la grande aventure avant même de revêtir l'uniforme. C'était le cas de quelques Cadets évadés de Bretagne dans des conditions particulièrement dangereuses et d'un nombre relativement important qui avait connu les dures conditions des geôles espagnoles, notamment à Miranda.

Quelle que soit leur origine, un trait commun les unissait, avec une très grande force : le désir de prendre au plus tôt les armes pour libérer leur patrie occupée. Leur moral était au plus haut et les événements récents qui avaient marqué la fin de l'année 1942 et le début de l'année 1943 – débarquement allié en AFN, campagne victorieuse de Tunisie, conquête de la Sicile, défaite allemande à Stalingrad, redressement progressif de la situation dans le Pacifique – les confirmaient dans la certitude de la victoire finale. Ils savaient bien, cependant, que certains d'entre eux ne vivraient pas assez longtemps pour connaître ce jour glorieux, mais ils étaient tous prêts à payer ce prix.

Un autre facteur était venu renforcer cet état d'esprit. Il s'agissait de l'arrivée de nouveaux élèves dont certains avaient déjà brillamment fait leurs preuves au combat. Parmi eux, Lageze, qui avait été cité en Libye, et surtout Bouvier, un jeune adjudant de 19 ans, amputé du bras droit, dont l'héroïque conduite à Bir Hakeim avait été récompensée par l'attribution de la croix de la Libération, la plus haute distinction à laquelle pouvait prétendre un militaire de la France libre. De tels exemples avaient indéniablement un effet stimulant.

Les mois s'écoulaient dans une ambiance de travail et d'entraînement toujours soutenue, parfois intense, et enfin arriva le jour si attendu de l'examen. Trente-trois élèves furent reçus à l'issue des épreuves et eurent la fierté de recevoir ce galon d'aspirant tant convoité.

Ce fut, enfin, le 12 décembre 1943, le baptême de la promotion qui reçut le nom de « Corse et Savoie ». Cette cérémonie se déroula de nuit dans le jardin du manoir de Ribbesford, sous les feux des projecteurs, et quand retentirent les commandements traditionnels des baptêmes de Saint-Cyr, « À genoux les hommes, debout les officiers », nous eûmes le sentiment que cette minute nous payait de bien des peines.

Il y avait sur les rangs trente-trois aspirants nouvellement promus. Onze d'entre eux, soit le tiers de la promotion, devaient mourir au champ d'honneur.



18 JUIN
Juin 1944

1^{er} rang : l'encadrement de l'École

2^e rang : ASTIER, GEILLON, PHILIP, HEYNES, CORMIER, CHAMBURE, LEFRANC, SAVIGNY, NIDELET, VITTE, BAILLY, MEYER, GANAY, SCHILTZ, TENSORER, CHEVRIER, BILLET, BUISSIÈRE, CASSEL, TRIOLET (manque : MORAND)

3^e rang : KAUFMANN, WEYL, VOELCKEL, MORTIER, ARMENGAUD, LABROUSSE, SCHURER VON WALDHEIM, ARVENGAS, LEBRUN, BRIAULT, CASTEL, VOILLERY, BOKANOWSKI, DELAVEAU, MALEH, ALIX, MAYER, ROCHELLE, WEMAERE, DUPOUY

4^e rang : RIBERT, BOSCO, DENIS, R. EDME, L'HUILLIER, NATUREL, BARBIER, GONTHIER, WALLON, BLOUIN, RANVILLE, CORTADELLAS, DESROUSSEAUX, LEGENDRE, NICOT, BLANC, MONTROSE, BLIN, LAVAL, BRAUN, BERBERIAN

5^e rang : GÉRARD, GUNZBURG, BERTHOUMEAU, M. EDME, P. VERGÈS, TERRIER, GOLENDORF, CRAIPAIN, WEISS, BONNEVAL, CANTIN, DESMAISONS, IRIART, NICOL, VELLARD, BARRÈRE, BOUZOLS, GEORGELIN, GAITZ, FOSSARIEU, DUPREZ, BLEYNIE, HUYBRECHTS

6^e rang : d'ARCANGUES, LAGAILLARDE, THOUVIOT, FOULQUIÈS, LEMOINE, KLING, LE HÉRICY, WAGNER, CHARLES, ROEDERER, CERA, BOYE, GOURVILLE, VAUTRIN, TREBUCQ, JORE, KURK, DELALANDE, DUCHESNE, DARCHIVES, GILLES

7^e rang : RICHARD, PERES, P. WAHL, GESKIS, B. SICÉ, BERNHEIM, ALIFAT, VIGUIER, J. WAHL, BANZET, GIRAUD-VINET, CALONNE, LE CAMUS, RICHERT, BOSMAN, REMLINGER, VEYSSIÈRES, CHOPIN, COMMINGES, HERRY, P. FOLLIOU, BERNARD, WULLEMAN

8^e rang : CARON, HÉBRARD, RABEC, LAZAR, DARRIEUX, BOISSIÈRE, CHAPMAN, GUIBERTEAU, ENGELS, EYMOND, PAOLI, HANNEBICQUE, THALMANN, PRIGL D'ONDEL, CLÉMENT, FREDY, BONOPERA, ALBENOIS, GOMEZ-VAEZ, BUHAGIAR, ROCCA-SERRA, MARBOT

(les noms soulignés sont ceux des élèves promus aspirants)

« 18 JUIN »

L'École des cadets n'a pas été le fruit d'une création délibérée, mais l'heureux aboutissement de la clairvoyance et du pragmatisme du général de Gaulle face aux circonstances exceptionnelles qui ont accompagné l'élan spontané pour la France libre.

En décembre 1942, j'ai embarqué à Suez avec seize autres jeunes volontaires français comme moi engagés au Moyen-Orient : Turquie, Syrie, Liban, Égypte. Nous avons rejoint l'Angleterre par mer et la traversée dura plus de quatre-vingt-dix jours, car nous sommes passés par les Indes, l'Afrique du Sud, les côtes américaines, l'Islande, avant d'aborder l'Écosse à Greenock. De là, nous sommes allés à Camberley où nous avons retrouvé d'autres futurs cadets provenant de divers horizons : Argentine, Brésil, Mexique, Haïti, Martinique, États-Unis, Canada. Comme nous, ils durent attendre dans ce camp l'ouverture de la nouvelle session de l'École des cadets.

En juin 1943, nous entrons à Ribbersfold et nous nous retrouvons environ 150 jeunes grâce à l'apport de volontaires provenant de France, d'Espagne, où ils avaient connu la prison, et de Grande-Bretagne, ainsi que des volontaires de Madagascar que nous appelions les « Gaches ». C'est avec fierté qu'ils reçoivent à l'École leur uniforme de chasseurs alpins, qui donne à ces jeunes, dont certains n'ont pas dix-huit ans, une allure martiale qui fait l'admiration de tous les habitants de Bewdley, auxquels le village n'offre pas beaucoup de distractions en dehors des pubs où l'on sert du thé au lait ou de la bière tiède, une salle de cinéma et les bords de la Severn. L'engrenage des cours et des exercices nous a rapidement fait oublier l'amertume que nous avions, mes camarades et moi, éprouvée par la lenteur de notre acheminement qui nous avait empêchés d'intégrer une précédente promotion de l'École. Comme pour leurs camarades des années antérieures, notre formation est étalée sur deux semestres, la jeune promotion bénéficiant, pendant les six premiers mois, de l'expérience et des conseils des anciens, qui en étaient à leur second semestre. Cette cinquième promotion, de par sa taille exceptionnelle, consacrait la réussite en tant qu'école militaire d'un arrangement *ad hoc*, né pour accueillir, former et donner un statut légal aux très jeunes volontaires qui s'étaient précipités à Londres dès le 18 juin 1940. Les nouveaux arrivants que nous étions furent constitués en cinq sections, confiées chacune à un instructeur : les lieutenants Chambon, Sourieau, Saindrenan, Desforges (remplacé par le sous-lieutenant Lehrmann), le sous-lieutenant Taravel.

L'École disposait également d'une importante section hors-rang pour l'entretien et la conduite des véhicules et différents services auxiliaires, où servaient aussi des femmes militaires et des civils.

Malgré la répartition en sections, l'esprit de corps de la promotion était entretenu par diverses activités en commun, notamment les repas pris dans la même salle à manger, la création d'une équipe de rugby et d'une équipe de football représentant l'École pour affronter des adversaires extérieurs, des cours de culture générale, une revue baptisée *La Fourragère blanche* à laquelle tous pouvaient collaborer et, enfin, des conférences au cours desquelles chacun d'entre nous avait la possibilité de développer son itinéraire. La population des cadets comptait des Français de toutes origines et même des étrangers de pays neutres, tels que la Suède, qui avaient été séduits par l'idéal de la France libre.

Réunissant diverses origines raciales, sociales, religieuses, ethniques, philosophiques, ainsi que des étrangers non naturalisés, cette promotion constituait une photographie d'une France idéale, unie et dynamique.

Forts de notre grand nombre, nous participions aux manifestations qui servaient à soutenir moralement l'effort de guerre du peuple britannique et nous lui manifestions ainsi, par notre présence, notre gratitude pour sa touchante hospitalité. C'est ainsi que nous avons défilé au château de Windsor, en présence du général de Gaulle, du roi Haakon de Norvège, de la princesse héritière Juliana des Pays-Bas et, bien sûr, de Winston Churchill. Nous y avons été reçus par les souverains et sommes tous tombés amoureux de la princesse Margaret.

En décembre 1943, nous apprenons que nous sommes la dernière promotion de l'École militaire des cadets de la France libre en Grande-Bretagne.

À côté de l'instruction militaire, exigeant un effort physique contraignant qui amènera certains de nos camarades à renoncer (songez que tous les déplacements à l'intérieur de l'École ne s'effectuent qu'au pas de gymnastique), une importance particulière est accordée à l'instruction générale, car le chef de la France libre ne veut pas seulement créer de bons officiers, compétents et modernes, mais veut, comme à Saint-Cyr, créer des hommes utiles à la France une fois la paix revenue.

À partir de Pâques 1943, alors que les événements se précipitent, nous trépignons d'impatience, craignant d'être absents des premières vagues d'assaut du débarquement et harcelons nos instructeurs pour hâter notre nomination d'aspirants.

Finalement, après les examens de sortie, 120 d'entre nous sont nommés aspirants. Au moment de choisir le nom de notre promotion, nous avons noté que la première avait pris le nom de « Libération », marquant ainsi le but de notre engagement et de nos études. Les promotions suivantes, avec les noms de « Bir Hakeim », « Fezzan-Tunisie » et « Corse et Savoie », ont évoqué les grandes étapes du développement de la France libre et de la Résistance intérieure. Pour notre dernière promotion, le commandant Beaudouin, qui dirigeait l'École et qui était un remarquable orateur doté d'un grand esprit de synthèse, nous avait proposé de donner à notre promotion le nom de Paris. Il pensait que plusieurs d'entre nous participeraient à la libération de la capitale et que ce nom marquait la réalisation de nos vœux. Les élèves, au contraire, ont trouvé plus logique de remonter aux sources en rendant hommage à notre chef, le général de Gaulle, et à l'acte qui avait sauvé l'honneur de la France le jour où il lança son appel. La promotion prit donc le nom de « 18 Juin ». Ce baptême de la dernière promotion de l'École avait été précédé quelques jours auparavant par la visite du général Leclerc. Il fut présidé par le général Koenig, représentant le général de Gaulle, et effectué selon la tradition saint-cyrienne. Le roi d'Angleterre fut représenté par le Lord Lieutenant des Midlands. La journée s'acheva par le Triomphe de la promotion, doublement triomphal puisqu'il coïncida avec le débarquement en Normandie, et par un bal auquel participèrent diverses personnalités et, fort heureusement pour nous, des habitantes de Bewdley.

Dès le lendemain, les élèves rejoignent leur affectation : 1^{re} DFL, 2^e DB, SAS et les unités des armées alliées où ils servent comme officiers de liaison. D'autres intégreront la Mission militaire de liaison administrative (MMLA) qui, aux côtés des comités de libération, assument la reprise en main de l'administration. D'autres enfin intégreront le Bureau central de renseignement et d'action (BCRA). Parachutés dans les maquis, ils effectueront avec eux diverses missions de sabotages et d'actions de guérilla jusqu'à la retraite des Allemands.

Au cours de ces diverses missions, ceux de la promotion « 18 Juin » retrouvent plusieurs de leurs anciens et les liens ainsi créés seront maintenus dans la paix par la création de l'Amicale des cadets de la France libre dont le premier président a été le commandant Beaudouin. Le général de Gaulle en sera le président d'honneur

Je m'aperçois combien il est difficile de traduire aujourd'hui par des mots les sentiments très forts qui nous animaient alors. Nous qui nous disions « orphelins de famille et de patrie », trouvions un immense soutien dans la présence de nos camarades et dans la gentillesse britannique. Nous étions conscients de participer, au risque de notre vie, à une grande entreprise. Les chambrées qui nous réunissaient à quatre ou à huit abritaient notre volonté de participer à la libération de la France. Notre fougue et notre impatience atténuaient notre nostalgie d'être séparés de nos familles, sachant combien notre engagement leur coûtait en inquiétude, alors même qu'elles étaient si fières de nous.

René Marbot

ONT SUIVI LES COURS

Claude ALBENOIS	Jean HESSENBRUCH
Hervé ALLAIN	André HUYBRECHT
Michel d'ARCANGUES	Louis JORE
Gérard BAER	Jean KLING
Godefroy BLEYNIE	André LABROUSSE
Gilbert BLOCH	François LACLOCHE de VALLOMBREUSE
Enzo BONOPERA	Jean LACLOCHE de VALLOMBREUSE
Charles BOSMAN	Pierre LAVAL
Jean BOUCLET	Jean LAVOIX
Jacques BUHAGIAR	Roger LEBRUN
Pierre CLÉMENT	Raymond LECLERC
Aimery de COMMINGES	Pierre LE HÉRICY
Claude DELAVAUZ	Albert MITCHELL
Jean DIGO, mort pour la France	Bernard PRIGL D'ONDEL
Jacques DULAC	Jean QUENTEL
Pierre DUCROS	Pierre REMLINGER
Roger ELMALEH	Christian RICHARD
Guy FINCK	Guy RICHARD
Pierre FOLLIOU	Georges ROCCA-SERRA
Bernard FOULQUIÈS	Paul ROEDERER
André FREDY	Michel ROYER
FRENEL	Frederick SCHURER VON WALDHEIM
Jean GIRAUD-VINET	Fernand TRIOLET
Claude GOMMEZ-VAEZ	Christian VELLARD
René HAINAUT	Alexandre VEYSSIÈRES
Pierre HERRY	Jean VOLNY-RICHAUD
Charles HESSENBRUCH	Paul ZUCKERMANN

VOLONTAIRES ET AUXILIAIRES FÉMININES

Jacqueline BATICLE	Betty LOYNES
Lise BRANDIN	Renée MANKEL
Mme de CABROL	Betty VIELLORS
Mme CACHERA	Monique de ROTHSCHILD
Mme CHEESEMAN	Nicole de ROTHSCHILD
Miss CLIFT	Thérèse VANIER
Cécile FACQ	
Mlle JUST	
Mme KIDD	
Jeanine KIDD	
Suzanne KIDD	
Mlle LÉVÊQUE	
Miss LLOYD	



Monument à la mémoire des Cadets morts pour la France, Saint-Cyr-Coëtquidan

MORTS POUR LA FRANCE

Encadrement

Aumônier-capitaine François **BIGO**
(Compagnon de la Libération), France, 1944
Adjudant Jean **TRESCASES**, Indochine

Anciens officiers des cinq promotions

Jean-Louis **ALIX** (18 J), Indochine, 1954
Raymond **BANZET** (18 J), Indochine, 1952
Claude **BARRÈS** (CS), Algérie, 1959
Patrick **BEAUFRÈRE** (CS), France, 1944
Joseph **BLANCHARD** (BH), Algérie, 1960
Jean **BOSCO** (18 J), France, 1944
Claude **BOULANGER** (CS), Indochine, 1946
Jean **BRIAND** (L), Indochine, 1951
Jean **BUISSIÈRE** (18 J), Indochine, 1945
André **BURGUIÈRE** (18 J), Hollande, 1945
Jean-Claude **CAMORS** (BH, Compagnon de la Libération), France, 1943
François **CHAPMAN** (18 J), France, 1944
Jacques **CHATENAY** (CS), France, 1944
Pierre **CHUQUET** (CS), Indochine, 1953
Brice **DARRIEUX** (18 J), France, 1944
Jean-Claude **DIAMANT-BERGER** (FT), France, 1944
Guy **DIGO** (CS), France, 1944
Jacques **DUCHÊNE** (L), France, 1945
Marcel-Henri **FABA** (CS), France, 1945
Jean **FÈVRE** (L, Compagnon de la Libération), France, 1945
G. **GAULTIER de CARVILLE** (L), France, 1944
Ange **GEILLON** (18 J), Indochine, 1948
Michel **HERBOUT** (CS), Italie, 1944
Jacques **HERLAUT** (FT), France, 1944
Henry **HEYNES** (18 J), Luxembourg, 1944
Léopold **HULOT** (FT), Indochine, 1948

Jean **JÉANNE** (FT), Italie, 1944
Paul **LANDAIS** (FT), Italie, 1944
Raymond **LEFEBVRE** (FT), France, 1945
Jacques **LEMARINEL** (FT), Compagnon de la Libération), Italie, 1944
Louis **LE ROUX** (L), Corée, 1951
Guy **LEGENDRE** (18 J), Corée, 1951
Gustave **LESPAGNOL** (L), France, 1944
Marcel **LIVAGANT** (BH), France, 1945
Georges **LYON-CAEN** (FT), France, 1944
François **MARIANI** (CS), France, 1944
Jean **MARX** (18 J), France, 1944
Antoine **MAYER** (18 J), France, 1944
Paul-André **METZ** (CS), Indochine, 1947
Guy **PIERREPONT** (BH), Syrie, 1945
Jérôme **SAINT-DENIS** (18 J), France, 1945
François **SEITÉ** (L, Compagnon de la Libération), France 1944
Alain **TABURET** (BH), France, 1945
Marins **TARAVEL** (L), Indochine, 1949
Georges **TAYLOR** (BH, Compagnon de la Libération), Hollande, 1945
Gaston **VIGUIER** (18 J), Indochine, 1946
François **WEYL** (18 J), France, 1944
Charles **WITT** (FT), Italie, 1944

Anciens engagés ayant suivi les cours et stagiaires

Jean **BOUCLET**, France, 1944
Quentin **BOURGEOIS**, France, 1942
Robert **COLCANAP**, Grande-Bretagne, 1943
Georges **ESQUIER**, France, 1945
René **HAINAUT**, France, 1944
REVERS, France, 1944
Georges **TORRÈS**, France, 1944

MORTS EN SERVICE

Anciens officiers des cinq promotions

Albert **BACUEZ** (CS), Algérie, 1952
Marcel **EDME** (18 J), Togo, 1979
Robin **WRENACRÈ** (BH), Katanga, 1961

Ancien engagé ayant suivi les cours

Jean **DIGO**, Grande-Bretagne, 1943

EXTRAIT

du DÉCRET en date du 10 mai 1955

publié au J. O. du 13 mai 1955.

portant nomination dans la LEGION D'HONNEUR.

ARTICLE 1^{er} - Est nommée dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur,

AU GRADE DE CHEVALIER

- L'ECOLE MILITAIRE DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE -

Le Président du Conseil des Ministres, le Ministre de la Défense Nationale et des Forces Armées et le Grand Chancelier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret qui sera publié au Journal Officiel de la République Française.

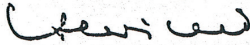
Signé : R. COTY.

Par le Président de la République,
LE PRESIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES,
Signé : E. FAURE.

LE MINISTRE DE LA DEFENSE NATIONALE
ET DES FORCES ARMEES,
Signé : P. KOENIG.

POUR AMPLIATION

L'Administrateur Civil
de 1^{ère} classe CHERRIERE
Chef du Bureau des Décorations
P.O. le Commandant DEVILLER,



LES HONNEURS



LE DRAPEAU

Le drapeau de l'École des cadets conservé à Saint-Cyr-Coëtquidan est décoré de la Légion d'honneur, de la croix de guerre 39-45 avec palme, de la médaille de la Résistance et de la croix de guerre luxembourgeoise.

Journal Officiel du
15 juillet 1952.

JM

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Guerre 1939-1945

CITATION

DECISION n° 27.

Sur la proposition du Secrétaire d'Etat à la Guerre,
LE MINISTRE DE LA DEFENSE NATIONALE cite :

A L'ORDRE DE L'ARMÉE

ECOLE MILITAIRE DES CADETS DE LA FRANCE LIBRE

" Dès 1940, reprenant les plus belles traditions de SAINT-CYR, a groupé
" et instruit les jeunes Français venus en Angleterre désireux de lutter pour la
" libération de la Patrie. D'abord à MALVERN, puis à RIBBESTFORD, a formé cinq pro-
" motions qui se sont magnifiquement comportées sur les champs de bataille les
" plus divers.

" A sa dissolution, le 15 juin 1944, pouvait être fier d'avoir bien
" rempli sa mission, ainsi qu'en témoignent les multiples faits d'armes de ses
" anciens élèves dont 52 sont morts au Champ d'Honneur.

" Son nom demeurera dans notre histoire militaire, comme celui du refuge
" où la jeune élite de notre Armée apprit à vaincre pour libérer la France."

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE 1939-1945
AVEC PALME.

Fait à PARIS, le 7 juillet 1952.

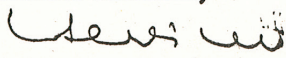
POUR AMPLIATION

L'Administrateur Civil
de 1ère classe CHERRIERE
Chef du Bureau des Décorations,
P.O. le Commandant DEVILLER,

Signé : R. PLEVEN.

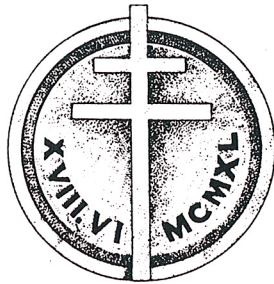
Le Secrétaire d'Etat à la Guerre,

Signé : P. de CHEVIGNÉ.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ

MEDAILLE
DE LA
RÉSISTANCE FRANÇAISE



PATRIA NON IMMEMOR

Le Général de Gaulle

Président du Comité Français de la Libération Nationale

Vu l'ordonnance N° 16 du 24 septembre 1941, Vu l'ordonnance du 5 février 1943 instituant une Médaille de la Résistance Française, Vu le décret N° 774 du 9 février 1943 portant application de la dite ordonnance, Vu l'avis favorable de la Commission pour l'attribution de la Médaille de la Résistance Française.

A décerné à M. Ecole Militaire des Cadets de la France Libre - "Saint-Cyr" né le à

département d par décret du 6 Avril 1944 (Alger) la Médaille de la Résistance Française.

Fait à Paris le 4 Juin 1963

Vu, vérifié, recollé et enregistré N° 17784/CL. Et les sceaux de l'Office de la Libération

*Le Général G. de BOISSOLROY
Président de la Commission
de la Médaille de la Résistance Française*

G. de Gaulle

J. de Boislau

Nous Jean,
par la grâce de Dieu,
Grand-Duc de Luxembourg,
Duc de Nassau,

Vu Notre arrêté du 17 avril 1945 portant institution
d'une Croix de Guerre ;

Sur la proposition de Notre Ministre de la Force
Publique et après délibération du Gouvernement en Conseil ;

Avons trouvé bon et entendu
de conférer la Croix de Guerre 1940 - 1945

à l'Ecole Militaire des Cadets
de la France Libre ;

Notre Ministre de la Force Publique est chargé de
l'exécution du présent arrêté.


Château de Berg, le 24 mai 1985

(s.) J e a n

Le Ministre de la Force Publique,

(s.) Marc FISCHBACH

Pour expédition conforme
Luxembourg, le 30 mai 1985
Le Ministre de la Force Publique,



Marc FISCHBACH

Alger, 7 Novembre 51.

LE GENERAL DE GAULLE.

Mme Charles Beauclercq,

J'ai reçu et lu avec
intérêt le premier numéro
de la Revue de la
qui porte votre signature,
celle des officiers de cavalerie
et celle de nos braves

L'École militaire de
Cadolx aura été une vraie
et votre revue de France.

Je tenais que vous sachiez
ce que nous désirons à l'instar

de voir que vous nous
avez enfin récompensés dans
une telle mesure. J'espère
qu'en l'honneur de cette
cavalerie de l'École. La France
ardente, l'ancien capitaine,
et celle de nos braves
ont le meilleur avenir
de notre époque.

Je vous envoie en outre la part
que de fidélité et de bon sens
anglais est prise à nos
efforts. Mrs Beauclercq, en
particulier, gardera toute votre
reconnaissance.

Je vous envoie aussi Beauclercq,
à nos sentiments amicaux
à vous.
J. de Gaulle.



Fanion remis par le général de Gaulle aux élèves à Malvern le 13 septembre 1941 (Musée de Saint-Cyr-Coëtquidan).

Page précédente : lettre du général de Gaulle au commandant Beaudouin le remerciant de l'envoi du premier numéro de la « Fourragère blanche » (7 novembre 1943).

HISTORIQUE DE L'AMICALE

Au regard de la masse de la jeunesse française, les cadets ne constituaient alors qu'une infime poignée, mais au sein de la France libre leur présence n'était pas négligeable, comme a bien voulu l'écrire le général de Gaulle. Ils témoignaient par leur engagement de la survivance d'une partie de l'âme de la France, celle qui refusait la déchéance et qui portait l'avenir du pays.

Ces jeunes en étaient conscients, ce qui leur commandait de ne pas mesurer leur effort et d'offrir leur vie, soit de tout donner. Cette extrême générosité au service d'une seule idée les a marqués et a créé entre eux une fraternité que, par la suite, aucune péripétie de leur existence n'a ébranlée.

Telle est la clé de l'extraordinaire fidélité de tous à ce passé si exceptionnel, telle est l'explication de leur attachement, long de plus d'un demi-siècle, à leur Amicale. Chacun a suivi sa voie, des différences de convictions, de réussites, de fortunes, se sont produites mais le sentiment d'appartenir à une même fratrie a été le plus fort.

De 1947 à 2000 les anciens, présents ou de passage à Paris, se sont retrouvés chaque semaine, le jeudi, pour un déjeuner amical au siège de l'Association des Français libres. D'abord au rond-point des Champs-Élysées, ensuite rue Alasseur au-dessus du Village Suisse et après rue Vergniaud. Les disparitions et l'éloignement de Paris de nombre d'entre eux a mis fin, avec regrets, à ce rendez-vous hebdomadaire mais les liens ne se sont pas distendus et la publication semestrielle des Échos des Cadets les a maintenus.

Les activités multiples de l'Amicale n'ont été possibles et ne peuvent se poursuivre que grâce au dévouement de quelques camarades qui y consacrent beaucoup de leur cœur et de leur temps.

15 juin 1944. C'est à Ribbesford la dissolution de l'École militaire qui a reçu la médaille de la Résistance le 6 avril 1944. Son histoire ne peut s'arrêter là. Aussitôt après la Libération, l'ancien commandant de l'École André Beaudouin propose qu'une amicale regroupe les anciens élèves.

Le 1^{er} février 1947 se tient une première réunion en vue de sa création. Un comité d'honneur est formé, dont le général de Gaulle a bien voulu accepter la présidence. Parmi ses membres, le fils de Winston Churchill, les généraux Koenig, Monclar, Legentilhomme, Renouard et Sicé et d'anciens membres du gouvernement provisoire de la République tels que André Philip et René Pleven.

L'Amicale est officialisée dans le *Journal officiel* du **13 avril 1947**. Son président est alors le commandant Beaudouin assisté du capitaine de Lajudie, et son secrétaire le capitaine Marius Taravel, issu de la première promotion « Libération ».

Nos amis britanniques ne nous ont pas oubliés. **En juin 1949**, c'est à Malvern College, où a été formée la première promotion de notre École militaire, qu'est inauguré un « banc du Souvenir ». Une importante délégation de cadets accueillie par les autorités britanniques et par la direction de l'École est présente.

La même année 1949, le 13 décembre, le dîner annuel des anciens est présidé

par le général de Gaulle en personne accompagné des généraux Koenig et de Larminat et de l'amiral d'Argenlieu. Le Général retrouvera les cadets en 1951 à l'occasion de leur assemblée générale suivie de leur dîner annuel, et leur adressera, sous forme d'une lettre manuscrite, le vibrant hommage présenté page 5.

Le 7 juillet 1952, l'École est citée à l'ordre de l'armée et reçoit la croix de guerre avec palmes. En novembre paraît la première édition de l'annuaire présentant un historique de l'École et les noms de celles et de ceux qui ont été associés à sa mission.



*Saint-Cyr-l'École,
12 mars 1956.
En présence
du général
de La Boisse,
commandant les
écoles de Saint-
Cyr-Coëtquidan,
du commandant
Beaudouin et du
colonel Ballarin,
le général Koenig,
ministre de la
Défense nationale et
des Forces armées,
remet au président
de l'Amicale le
drapeau de l'École
militaire des cadets
de la France libre
qu'il décore de la
Légion d'honneur*

17 mars 1954 / Adoption par le Parlement de la loi assimilant l'École des cadets de la France libre à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. La même année, Olivier Schloesing, nommé à l'étranger, quitte la présidence de l'Amicale qu'il occupe depuis 1950 et est remplacé par l'un de ses membres fondateurs, Pierre Lefranc, promotion « 18 Juin ».

Mai 1955 / *Le Journal officiel* publie un décret portant nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur de l'École. L'année suivante, le 12

mars 1956, dans les ruines dramatiques des anciens bâtiments de l'ESM à Saint-Cyr, notre drapeau est décoré par le général Koenig de la croix de la Légion d'honneur. L'emblème est confié à la garde des saint-cyriens du 1^{er} bataillon de France. Le 25 août, en présence du général de Gaulle, ce drapeau est solennellement déposé au musée du Souvenir à Saint-Cyr-Coëtquidan.

1958 / Parution de la deuxième édition de l'annuaire.

1960 / Une stèle est inaugurée à Fort-Mahon, dans le Pas-de-Calais, en souvenir de la glorieuse évasion en 1941, en canoë au travers de la Manche, de cinq de nos camarades.

1961 / Les cadets et une importante délégation de saint-cyriens se retrouvent à Ribbesford. Une plaque, rédigée en français et en anglais, y est inaugurée par M. Triboulet, ministre des Anciens Combattants, Sir Agnen, lord-lieutenant des Midlands. En Algérie, à Cherchell, un peloton d'élèves officiers de réserve prend le nom de notre camarade Claude Barrès mort pour la France.

1962 / Inauguration, au musée du Souvenir de Saint-Cyr-Coëtquidan, d'une vitrine des cadets présentant un uniforme, dix exemplaires de la revue de l'École (*La Fourragère blanche*) et de nombreux objets, insignes et souvenirs.

2572	JOURNAL OFFICIEL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE	18 Mars 1954
<p>LOI n° 54-292 du 17 mars 1954 relative à la prise de rang dans les grades d'officier des anciens élèves de l'école militaire des cadets de la France libre (1).</p>		
<p>L'Assemblée nationale et le Conseil de la République ont délibéré, L'Assemblée nationale a adopté, Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :</p>		
<p>Art. 1^{er}. — Les anciens élèves de l'école militaire des cadets de la France libre, ayant satisfait aux examens de sortie de cette école, sont considérés, à tous points de vue, comme issus de l'école spéciale militaire. A ce titre :</p> <p>Ils prennent rang, dans le grade de sous-lieutenant, dans l'armée active ou dans les réserves, deux ans après la date de leur entrée à l'école et sont classés, le cas échéant, par rapport aux sous-lieutenants nommés à cette même date, immédiatement après les officiers issus de l'école spéciale militaire interarmes ou de l'école spéciale militaire ;</p> <p>Ils bénéficient, notamment, des dispositions concernant les bonifications pour études préliminaires.</p>		
<p>Art. 2. — L'avancement des officiers issus de l'école des cadets de la France libre sera reconsidéré en fonction des dispositions de l'article 1^{er}.</p> <p>Ceux d'entre eux appartenant à l'armée active, s'ils n'ont pas bénéficié d'une prise de rang plus avantageuse, seront nommés :</p> <p>Dans le grade de lieutenant, deux ans après la date à laquelle ils ont pris rang dans le grade de sous-lieutenant ;</p> <p>Dans le grade de capitaine, à la date et au rang auxquels ils peuvent prétendre au titre de l'ancienneté en raison de leur nouvelle date de nomination au grade de lieutenant.</p> <p>Ceux appartenant au cadre de réserve seront nommés au grade de lieutenant dans les conditions prévues ci-dessus pour les officiers d'active.</p> <p>Les mêmes dispositions seront applicables aux personnels décedés.</p>		
<p>Art. 3. — Les droits à solde progressive et à pension des personnels susvisés, ainsi que ceux de leurs ayants cause, seront révisés, compte tenu des dispositions qui précèdent, avec effet de la date de promulgation de la présente loi.</p> <p>La présente loi sera exécutée comme loi de l'Etat.</p> <p>Fait à Paris, le 17 mars 1954.</p> <p style="text-align: right;">RESÉ COTY.</p> <p>Par le Président de la République : Le président du conseil des ministres, JOSEPH LAMIEZ.</p> <p style="text-align: right;">Le ministre de la défense nationale et des forces armées, R. FLEVEN.</p> <p style="text-align: right;">Le ministre des finances et des affaires économiques, EDGAR FAURE.</p>		
<p>Loi n° 54-292. TRAVAUX PRÉPARATOIRES (1)</p> <p>Assemblée nationale : Projet de loi (n° 6161) ; Rapport de M. Triboulet au nom de la commission de la défense nationale (n° 7133) ; Adoption sans débat le 4 décembre 1953.</p> <p>Conseil de la République : Transmission (n° 612, année 1953) ; Rapport de M. Coujgny au nom de la commission de la défense nationale (n° 79, année 1953) ; Discussion et adoption de l'avis le 2 mars 1954.</p> <p>Assemblée nationale : Acte pris de l'avis conforme le 2 mars 1954.</p>		

1964 / À Châteauroux, la réunion du bureau se tient dans les salons de la préfecture de l'Indre où Pierre Lefranc a été nommé préfet.

1966 / À Coëtquidan, à l'initiative des élèves de Saint-Cyr et de l'Amicale, en présence de très nombreux attachés militaires étrangers, du commandant Beaudouin et d'une vaste assistance, est inauguré par M. Messmer, ministre des Armées, un menhir rappelant le sacrifice de cinquante-deux cadets morts pour la France.

1968 / Notre ancien instructeur le général Pichon reçoit, à Reims où il est gouverneur militaire, une importante délégation de cadets. C'est la même année la parution d'un Mémorial des cadets morts pour la France présentant la carrière et le sacrifice de chacun d'eux.

Novembre 1970 / Une importante délégation de cadets assiste à Colombey-les-Deux-Églises aux obsèques du général de Gaulle.

Juillet 1971 / Une délégation d'anciens cadets participe à Coëtquidan au baptême de la promotion « Charles de Gaulle ».

1972 / La princesse Alexandra d'Angleterre se rend à Bewdley où elle rencontre une délégation de cadets.

1973 / Un nombre important de cadets se rend en Italie au cimetière militaire sur les hauteurs de Rome pour rendre hommage aux anciens cadets tombés dans la campagne d'Italie. En décembre décède l'ancien commandant de l'École André Beaudouin. Une importante délégation de cadets participe à ses obsèques.

1976 / À Coëtquidan, une promotion de l'École interarmes prend le nom du sous-lieutenant Seité, Compagnon de la Libération, issu de la promotion « Libération ». Le nom d'un autre cadet issu de la même promotion est retenu l'année suivante par les élèves officiers de réserve : celui de Georges Taylor, Compagnon de la Libération.

1978 / Un groupe de cadets se rend aux Pays-Bas sur les traces de ceux d'entre eux qui y ont combattu et dont certains y reposent.

1979 / Un autre cadet mort pour la France est à l'honneur. Les EOR de Saint-Cyr-Coëtquidan choisissent comme parrain l'aspirant Chatenay de la promotion « Corse et Savoie ».

1980 / Les cadets commémorent le 40^e anniversaire de l'appel du 18 Juin en se déplaçant à Londres où ils sont reçus à l'ambassade de France. Ils se rendent également à Colombey où ils se recueillent devant la tombe du Général et visitent la Boissierie. Parution de la 3^e édition de l'annuaire de l'Amicale.

1981 / Publication du premier numéro des *Échos des Cadets*, bulletin semestriel destiné à informer les membres de l'Amicale et à maintenir le contact entre eux.



Présentation par le Lord Maire de Bewdley de la plaque à la mémoire des Cadets, avant son apposition à l'Hôtel de Ville

Les cadets se rendent à Brest où ils sont accueillis par la Marine nationale qui leur fait les honneurs du *Redoutable*, premier sous-marin atomique de notre force de frappe. La même année, un autre de nos camarades, issu de la promotion « 18 Juin » est à l'honneur. La base des troupes aéroportées de Toulouse portera désormais son nom : « Colonel Edme ».

1982 / Une soixantaine de cadets se retrouvent à Berlin ; ils visitent la partie Est de la ville et

sont reçus par le général commandant la garnison française.

L'assemblée générale de notre Amicale se tient à la préfecture du Rhône où notre camarade Olivier Philip est préfet de région. Elle est suivie d'une visite commémorative du Vercors. La même année, des réunions locales de cadets se tiennent dans le Sud-Est et le Sud-Ouest.

1983 / Parution de la quatrième édition de l'annuaire.



1984 / Une délégation de l'Amicale se rend en Bretagne, et participe à Brest à l'inauguration d'une rue et d'une stèle « Bir Hakeim ». À Londres, en présence de nombreux cadets, la reine mère de Grande-Bretagne dévoile, à Carlton Gardens, la plaque officielle du Conseil du Grand Londres rappelant le séjour en ce lieu du général de Gaulle. L'Amicale est également présente en Normandie à l'occasion du 40^e anniversaire du débarquement, ainsi qu'à Ribbesford pour le 40^e anniversaire de la fermeture de l'École.

1985 / Une délégation de cadets retourne aux Pays-Bas pour l'inauguration d'un monument à la mémoire des Français tombés pour la libération de cette terre étrangère. La même année, notre drapeau est décoré au Luxembourg de la croix de guerre luxembourgeoise, en présence des autorités locales et d'une délégation de cadets et de saint-cyriens. L'assemblée générale a lieu en l'hôtel de Noirmoutiers, résidence d'Olivier Philip devenu préfet de la région Île-de-France.

1986 / Une importante délégation de cadets se rend à Moscou. Ils saluent la mémoire de leurs camarades de Normandie-Niemen des Forces aériennes de la France libre et sont reçus à l'ambassade de France. Le voyage se termine par une visite de Leningrad.

1987 / L'Amicale participe à la commémoration du centenaire de la Saint-Cyrienne. La même année, un groupe de cadets se rend à Copenhague en liaison avec les anciens combattants danois. Ils sont accueillis par notre camarade Léon Bouvier, ambassadeur de France. Le 27 juillet, une délégation assiste à Coëtquidan au baptême de la 172^e promotion de saint-cyriens qui a choisi comme nom de baptême : « Cadets de la France libre ». Le drapeau de l'École participe à cette émouvante cérémonie.

Le 6 mars 1988, les saint-cyriens de la promotion « Cadets de la France libre » choisissent, en hommage à leurs anciens, d'être parachutés en Grande-Bretagne, à Ribbesford puis à Bedwley où ils sont reçus par une délégation de cadets. Ils défilent en grand uniforme à travers la ville et inaugurent une plaque commémorative. Cadets et saint-cyriens se déplacent ensuite jusqu'à Malvern College. Accueillis par le Head Master, ils y déposent une gerbe au monument aux morts de l'École devant lequel ils défilent.

À Provins, en présence de son maire M. Peyrefitte, c'est l'inauguration du stade qui porte le nom d'un cadet de la promotion « 18 Juin » : Raymond Vitte. L'Amicale participe également, à l'Hôtel de Ville de Paris, à la soirée de gala de nos filleuls saint-cyriens. Ceux-ci sont ensuite reçus par le préfet de région Olivier Philip, entouré de nombreux camarades, en sa résidence de l'hôtel de Noirmoutiers.

Parution de la cinquième édition de l'annuaire.

En 1989, une promotion de l'École de cavalerie de Saumur choisit le nom de Gustave Lespagnol, de la promotion « Libération », tué devant Strasbourg en 1944. Une rue portant le nom de François Seité, de la même promotion, est inaugurée à Locquirec, son village natal. Une délégation de l'Amicale se rend en Irlande sur les pas du général de Gaulle.

1990 / Les cadets continuent d'être à l'honneur : un monument est érigé à Rosporden, en Bretagne, en hommage à Gérard Gaultier de Carville (« Libération ») dont une promotion d'EOR prend le nom. Pour fêter dignement le 50^e anniversaire de l'Appel, notre Amicale organise une marche-relais de Paris à Colombey, chaque participant effectuant cinq kilomètres. Le départ est donné du bureau du Général au ministère de la Défense rue Saint-Dominique. Au matin du 18 juin, à la Boisserie,



est remis au petit-fils du Général une reproduction de l'affiche apposée sur les murs de Londres en juillet 1940. Cette reproduction est maintenant fixée dans le bureau du Général. L'Amicale participe également aux cérémonies commémorant la libération du Jura à laquelle prirent part de nombreux cadets.

1991 / À Saint-Marcel, en Bretagne, les membres de l'Amicale visitent le musée de la Résistance. En juin 1944, plusieurs cadets encadrant les maquis ont participé aux combats du débarquement.

L'Amicale se rend cette année-là à Avignon puis à la Croix-Valmer où, le 15 août 1944, débarquait, entre autres, la 1^{re} DFL au sein de laquelle se trouvaient de nombreux cadets.

1992 / Un cadet est de nouveau à l'honneur : le lieutenant Louis Leroux de la promotion « Libération », tué en Corée, dont la promotion d'EOR de Coëtquidan porte désormais le nom. En avril, l'Amicale se rend à l'île de Sein, Compagnon de la



Libération, et, à Brest, visite l'*Aconit* ainsi que le porte-avions *Charles de Gaulle* en construction. C'est aussi le cinquantenaire de la promotion « Libération ». L'assemblée générale se tient au cercle Napoléon des officiers de la Gendarmerie nationale.

1993 / C'est notre camarade Claude Barrès qui est à nouveau honoré. Une promotion de l'École militaire interarmes porte son nom et une stèle à sa mémoire est dressée à Coëtquidan. Une réunion des cadets de l'Ouest a lieu à Jersey et à Londres où une statue du général de Gaulle est inaugurée en présence de la reine mère de Grande-Bretagne, du chancelier de la Libération et de M. Chirac, maire de Paris. En septembre, un voyage du Souvenir se déroule en Espagne à l'occasion duquel ils se rendent devant les prisons où certains d'entre eux ont été incarcérés.

1994 / Les cadets fêtent le 50^e anniversaire de la fermeture de leur École en se rendant à Malvern et à Ribbesford. L'entente cordiale est au rendez-vous. Un arbre du Souvenir est planté dans les jardins de l'hôtel de ville de Bewdley. Cet anniversaire est également spectaculairement commémoré à Coëtquidan. Les cadets remettent au musée du Souvenir l'original de la lettre du Général rendant un magnifique hommage aux cadets. Une délégation de l'Amicale est présente à Omaha Beach puis, en août, en Provence pour la commémoration des deux débarquements. En novembre paraît la sixième édition de l'annuaire de l'École.

1995 / L'assemblée générale a lieu à Saint-Malo en souvenir des trois cadets tués dans la région (Saint-Marcel et Rennes) : François Mariani, Jacques Chatenay, François Camors. Un monument en hommage au général de Gaulle, érigé à l'initiative de l'Amicale, est inauguré à Coëtquidan en présence de l'amiral Philippe de Gaulle, du général de Boissieu, grand chancelier de l'ordre de la Légion d'honneur, et du ministre de la Défense. Ce monument est situé avenue des Cadets de la France libre, à l'entrée de la cour d'honneur, face au menhir. La reine mère de Grande-Bretagne accueille à Clarence House une délégation de cadets.

*Coëtquidan,
1^{er} juin 1994.
Cérémonie
au monument
des Cadets
à l'occasion
du 50^e
anniversaire de
la dissolution
de l'École
des cadets
en Grande-
Bretagne*

1996 / L'Amicale est présente en Norvège où un édifice commémorant les combats de Narvick en 1940 est inauguré. Une plaque en souvenir de Gustave Lespagnol (« Libération ») est apposée à Holthzheim, en Alsace. Une vitrine consacrée à l'École est inaugurée au musée de la Libération en présence du général Simon, chancelier de l'Ordre.

1997 / À Coëtquidan, les cadets parrainent la promotion « Commandant Morin » (1994-1997). Celle-ci se rend ensuite en Angleterre, à Malvern et à Ribbesford, en reconnaissance à ses « grands anciens ». Accompagné de cadets, le grand carré de la promotion remet à la reine mère de Grande-Bretagne un casoar symbolique. Après une visite, c'est à l'Institut de France, quai de Conti, qu'a lieu l'assemblée générale.



*Coëtquidan,
13 juin 1995.
Sur proposition
de l'Amicale
des cadets et
avec le précieux
concours des
membres de
l'Association des
Français libres,
ce monument
a été érigé et
inauguré à
la mémoire
de Charles
de Gaulle,
saint-cyrien
(promotion Fès
1909-1912)*

1998 / Une plaque des Cadets de la France libre est scellée à la Ferté-Saint-Aubin, dans le Loiret. Cadet et poète, Jean-Claude Diamant-Berger, mort pour la France, de la promotion « Fezzan Tunisie », a désormais sa stèle au jardin des Poètes à Paris. Après une réception par le grand chancelier, l'assemblée générale annuelle se tient au palais de la Légion d'honneur.

1999 / Après un pèlerinage à Rethondes, c'est ensuite au musée historique de Bewdley l'installation par les cadets et les autorités locales d'une vitrine qui rappelle la présence dans la commune de l'École de 1942 à 1944. En cette occasion, un sabre de saint-cyrien est remis au County Council. À Coëtquidan, l'Amicale est associée au triomphe de la promotion « Général Lalande ». C'est ensuite un voyage en Grèce où, au cimetière militaire français, est saluée la mémoire de nos camarades saint-cyriens tombés sur le front d'Orient pendant la Grande Guerre. Après une visite guidée, l'assemblée générale annuelle se tient à l'Opéra Bastille. Parution de la septième édition de l'annuaire de l'École.



En l'an 2000, l'Amicale inaugure, à la nécropole de Fréjus, une plaque en hommage aux cadets tués en Indochine. Une visite du musée de la Seconde Guerre mondiale aux Invalides est organisée. L'assemblée générale se tient au musée de la Libération.

Londres, le
18 juin 2002

2001 / Baptême de la « Rue des Cadets de la France libre » à Lyon, en présence de son maire M. Barre. À Fort-Mahon-Plage, Somme, en bord de mer un monument rendant hommage aux Cadets est inauguré. C'est de là qu'en 1941 sont partis en canoë cinq jeunes gens, quatre d'entre eux se sont retrouvés à l'École des Cadets. Une brochure sur l'École est éditée. L'Amicale participe à un dîner-débat sur l'histoire de l'École. Après une présentation de la garde républicaine, l'assemblée générale se tient à la caserne Henri IV.

2002 / À l'occasion du bicentenaire de Saint-Cyr, l'Amicale participe aux cérémonies prévues aux Invalides. Le 18 juin, avec une importante délégation de saint-cyriens, le général Cuhe, commandant les Écoles, se rend à Londres où, au pied de la statue du général de Gaulle, en présence du drapeau de l'École, du drapeau de Saint-Cyr et de l'ambassadeur de France, un hommage solennel est rendu aux cadets (voir photo ci-dessus).

Parution d'une cassette vidéo sur l'École intitulée : « Ils ont consolé la France ». Notre Amicale est officiellement agréée comme membre associé de la Fondation de la France libre.

En présence des représentants du Conseil de Paris, une rue des Cadets de la France libre est inaugurée à Paris dans le XIII^e arrondissement.

À Coëtquidan, l'Amicale est représentée au triomphe de la promotion du bicentenaire.

À Aix-en-Provence, l'Amicale participe au colloque ayant pour thème « Saint-

Cyr et la Résistance ».

À l'occasion de l'assemblée générale qui se tient en l'hôtel de l'état-major de la Marine place de la Concorde, une visite de l'ambassade de Grande-Bretagne est organisée.

2003 / Une exposition consacrée au général de Gaulle est inaugurée sur la place Rouge à Moscou, une vitrine y représente l'École des cadets.

La même année, notre Amicale participe à l'inauguration d'une « Rue des Français libres » à Cloyes, Eure-et-Loir.

En novembre, avant notre assemblée générale, une visite commentée du CPCO (Centre de planification et de coordination des opérations) est organisée au ministère de la Défense nationale.

Peu après, aux Sables-d'Olonne, en Vendée, c'est l'inauguration d'un monument érigé en hommage aux cadets ainsi que d'une plaque à la mémoire de notre camarade Bernard Blouin.

En juin 2004, l'Amicale participe, à Avranches, aux cérémonies commémorant le 60^e anniversaire du débarquement. C'est aussi le 60^e anniversaire de la fermeture de l'École, célébré en présence de nombreux cadets à Saint-Cyr-Coëtquidan.

À Massy, en région parisienne, inauguration d'une « Allée des Cadets ». Des cérémonies ont également lieu à Verneuil (Yvelines), à Fort-Mahon (Somme) et à Montrouge (Hauts-de-Seine).



Les cadets sont également présents, en juillet, à Coëtquidan pour le baptême de la promotion « Général Simon ».

Une avenue du général de Gaulle est inaugurée à Châteauroux, dans l'Indre, par notre président Pierre Lefranc.

Délégations nombreuses de l'Amicale au 2 S le 2 décembre.

2005 / Conférence sur l'École à Saint-Pierre-lès-Elbeuf.

Participation à la commémoration de la libération des camps allemands de prisonniers à Soest, en Westphalie.

Réception à la Fondation Charles de Gaulle des cadets et de leurs amis saint-cyriens. L'Amicale est présente à l'inauguration le 15 mai d'une statue du Général à Varsovie.

En juin, participation à l'hommage rendu à l'Élysée par le président de la République au général de Gaulle.

Réunion à Paris avec les anciens élèves britanniques de Malvern. Une délégation participe aux cérémonies anniversaires de la victoire d'Austerlitz.

En décembre, accueillis par madame le ministre Alliot-Marie, se déroule une visite du bureau du Général en la résidence du ministre de la Défense rue Saint-Dominique, et tenue de l'assemblée générale.

2006 / Participation à une séance du Comité du souvenir au général de Gaulle à Carentec-lès-Elbeuf. Présentation de l'École au Comité de Gaulle de Troyes. Présence à l'ouverture du « Lieu de mémoire des Yvelines ». Hommage à J.-C. Diamant-Berger au mémorial de la 2^e DB à Paris. Participation à l'exposition sur la division Leclerc organisée sous l'égide de l'Amicale. Présentation de l'École à Meaux au salon du Livre de mémoire partagée.

Le 16 novembre 2006, une visite privée du palais de l'Élysée est organisée. Accueillis par le colonel Pierre Sauvegrain, commandant militaire du Palais, ancien de la promotion « Cadets de la France libre », la délégation est ensuite reçue chaleureusement par Mme Jacques Chirac qui lui présente le bureau occupé en son temps par le général de Gaulle. Un superbe buffet clot cette réception exceptionnelle. Un déjeuner qui se termine par l'assemblée générale statutaire réunit ensuite les Cadets et les familles.

Serge Arvengas
Secrétaire général

Claude Voillery
Trésorier

Le général de Gaulle a confié en 1970 à Pierre Lefranc la création de l'Institut Charles de Gaulle. Celui-ci devenu la Fondation veut bien accueillir notre Amicale dans l'immeuble du 5, rue de Solférino et lui apporter son aide. Que cette prestigieuse institution reçoive ici l'expression de notre gratitude.

Nous tenons à remercier les collaborateurs de la Fondation et tout spécialement Michel Metallo qui a réalisé la mise en page de ce Mémorial. Que soit également remerciée notre amie Catherine Legrand pour sa patiente et efficace contribution. Enfin notre reconnaissance va au ministre des Anciens Combattants dont l'appui financier est déterminant pour l'activité de l'Amicale.



Insigne de l'Amicale des Cadets

DANS L'HISTOIRE

Vitrine au Musée du Souvenir à Saint-Cyr Coëtquidan

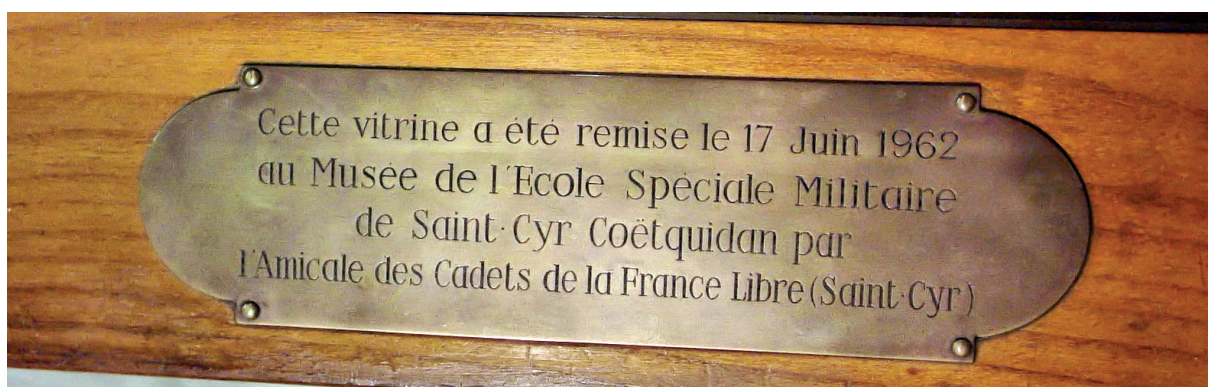


La vitrine a été offerte au Musée par l'Amicale.

Elle présente : un diplôme de la France libre, le Fanion de l'École des Cadets, des photographies du texte du général de Gaulle sur les Cadets et de l'une de ses visites à Ribbesford, ainsi que divers documents relatant la vie de l'École.

Une plaque mentionne la date de la remise de la vitrine au Musée : 17 juin 1962.

Dans une autre vitrine est exposé un mannequin revêtu de l'uniforme d'exercice des Cadets.



Vitrine de l'École des Cadets au Musée de l'Ordre de la Libération.



- **Dans la vitrine du haut :**

Drapeau ayant flotté sur le manoir de Ribbesford de mai 1942 à juin 1944.

Fac simulé du *Message du général de Gaulle* (décembre 1951), l'original est déposé au Musée du Souvenir à Cœtquidan.

Liste des Cadets Compagnons de la Libération.

- **Au centre et sur les côtés :**

Historique de l'École et photographies dont celles de Malvern et Ribbesford.

Photo d'André Beaudouin, commandant de l'École

- **Dans la vitrine du bas :**

uniforme de sortie des Cadets, reproduction du Fanion de l'École, exemplaires de la revue de l'École « La Fourragère blanche », souvenirs divers.

Musée de la Libération, 51 bis Boulevard de Latour Maubourg, Paris 7^{ème}

Les Cadets : « *Rien ne réconforte autant le chef des Français libres que le contact de cette jeunesse, fleuron d'espoir ajouté à la gloire obscurcie de la France.* »

Charles de Gaulle
Mémoires de guerre





Publications réalisées par la dernière promotion
(1943-1944)

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages en librairie :

- BERGOT Erwan, *Les Cadets de la France libre*, Presses de la Cité, 1978 ; France Loisirs, 1980.
- CASALIS André (« Libération »), *Cadets de la France libre*, tome I, Lavauzelle, 1994 ; tome 2, 1999.
- LEFRANC Pierre (« 18 Juin »), *D'une résistance l'autre*, de Guibert éditeur, 2005.

À lire les souvenirs de (s'adresser aux auteurs) :

- ARVENGAS Serge (« 18 Juin »)
- CEUGNIET Roger (« Libération »)
- LAURENT Étienne (« Libération »)
- PHILIP Olivier (« 18 Juin »)
- SCHLOESING Olivier (« Fezzan Tunisie »)